



SISMANOGGIO  
MEGARO

Achat et vente  
de livres anciens et modernes

**P. BAUDIN**

Place du Tunnel

CONSTANTINOPLE

*Ph*  
*360*

1760 pl. 2 vol.

MILANO  
MISANO

LA BIBLIOTECA

# LA TURQUIE.

© MERRILL  
STANFORD  
UNIVERSITY LIBRARY

# LA TURQUIE;

SES RESSOURCES, 3224

SON ORGANISATION MUNICIPALE, SON COMMERCE,

SUIVIS

DE CONSIDÉRATIONS

Sur l'état du commerce anglais dans le Levant;

PAR D. URQUHART,

Secrétaire d'ambassade à Constantinople.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR XAV. RAYMOND.

OUVRAGE

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION PAR M. G. D. E.,

Ex-Membre du bureau d'économie publique à Athènes.

TOME PREMIER.



Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1856

IMPRIMERIE DE M<sup>me</sup> HUZARD (NÉC VALLAT LA CHAPELLE),  
RUE DE L'ÉPERON, N° 7.

## AVANT-PROPOS.

La pensée première de cet écrit est le résultat d'un séjour de vingt mois en Grèce, depuis l'automne de 1833 jusqu'au mois de juin 1835.

Pendant ce séjour, nous avons pu observer les résultats du premier essai tenté par l'Europe pour *régénérer* une nation orientale.

Cet essai, il faut bien le dire, a été malheureux.

On a vu une nation généreuse, fière, à bon droit, de son existence de quatre mille ans et de son émancipation récente, être froidement sacrifiée aux convenances de la diplomatie européenne, et le conseil choisi par l'Europe, pour organiser cette nation, devenir le théâtre de dissensions déplorables, un foyer d'anarchie et de funestes intrigues.

Et on a vu en même temps des Grecs préférer l'intérêt de leur patrie à l'espoir de leur propre fortune, et tout un peuple faire preuve d'une patience admirable au milieu des intrigues et des désordres dont il était la victime.

En présence de pareils faits, quelle valeur pouvions-nous encore attacher aux reproches de toute nature, vrais et faux, que nous avons souvent entendu adresser à la Grèce et à

l'Orient? Ici, la moralité de l'Orient et celle de l'Occident se trouvaient en présence dans une occasion solennelle, et cette fois, évidemment, l'avantage n'était pas du côté de l'Occident.

Ainsi, tout en reconnaissant la supériorité que nous donne, dans une multitude de cas, notre civilisation grande et généreuse, mais cependant *incomplète*, nous avons été conduit à croire que cette supériorité n'est ni aussi absolue, ni aussi universelle qu'on le pense communément.

Les souffrances qu'a subies la Grèce, dans cette occasion, seraient un prélude de celles réservées à l'Orient tout entier, si l'Occident, au moment où il est appelé à intervenir, et pour long-temps sans doute, dans les affaires de l'autre moitié du monde, prétendait agir avec le même sentiment de supériorité, avec la même indifférence dont il a fait preuve dans sa conduite envers la Grèce. Seulement la patience des premiers jours ne se prolongerait pas indéfiniment; elle se changerait bientôt en une déplorable réaction.

La plus grande de toutes les émancipations, celle de qui dépendent aujourd'hui toutes les autres, c'est l'émancipation de l'Orient. L'Orient a besoin d'être affranchi de l'anathème dont

notre science orgueilleuse a flétri son *ignorance*; et avec lui seront affranchies ces races et ces classes nombreuses, ces multitudes de *pauvres d'esprit*, qui partagent avec lui le tort impardonnable *d'ignorer*, et ne peuvent racheter à nos yeux ce défaut par d'autres grandes qualités.

Cette émancipation doit être le dernier triomphe de la liberté humaine; mais, pour se réaliser, elle exige, comme condition première, un effort d'organisation plus grand que tous ceux qui ont jamais été tentés, et un développement nouveau des principes d'ordre et d'autorité.

Telles sont les conclusions auxquelles nous avons été conduit.

Si nous nous sommes trompé, nous désirons que les circonstances particulières sous l'impression desquelles nous avons écrit, en expliquant notre erreur, puissent en même temps lui servir d'excuse.

La lecture de l'ouvrage de M. Urquhart a confirmé toutes nos convictions; nous avons voulu écrire une introduction pour la traduction française de cet ouvrage; le sujet nous a entraîné au delà des limites que nous nous étions d'abord tracées.

# Table des Matières.

## PREMIÈRE PARTIE.

Pages.

### LES DEUX MONDES.

CHAP. I.	France et Turquie.....	3
CHAP. II.	Orient et Occident.....	19
CHAP. III.	Christianisme et islamisme.....	27
CHAP. IV.	Autriche, Vienne, Pesth.....	59

## DEUXIÈME PARTIE.

### ORIENT.

CHAP. I.	Base d'organisation.....	85
CHAP. II.	Grèce.....	113
CHAP. III.	Peuples du Danube.....	177
CHAP. IV.	Russie.....	203
CHAP. V.	Turquie.....	233
CHAP. VI.	Intervention européenne.....	291

## TROISIÈME PARTIE.

### OCCIDENT.

CHAP. unique.	France.....	317
---------------	-------------	-----

« Je n'admire point un homme qui possède  
» une vertu dans toute sa perfection s'il ne pos-  
» sède en même temps, dans un pareil degré, la  
» vertu opposée; car autrement ce n'est pas mon-  
» ter, c'est tomber. *On ne montre pas sa gran-  
» deur pour être en une extrémité, mais bien en  
» touchant les deux à la fois et remplissant tout  
» l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un  
» soudain mouvement de l'homme, de l'un à  
» l'autre de ces extrêmes, et qu'il n'est jamais en  
» effet qu'en un point. »*

*Pensées de PASCAL, 1<sup>re</sup> partie, art. ix.*

« Ce qui fut progrès alors serait aujourd'hui  
» une marche rétrograde; les besoins qu'on avait  
» alors sont satisfaits aujourd'hui; les besoins qu'on

» à aujourd'hui on ne les avait pas alors. Le véri-  
» table progrès pour nous, c'est de donner à la  
» société ce dont elle a besoin aujourd'hui; c'est  
» de la faire marcher dans la voie dans laquelle  
» elle est arriérée, et non de la pousser encore  
» une fois indéfiniment, en aveugle, par routine,  
» par préjugés, dans les voies où elle s'est déjà  
» peut-être trop avancée, et qui la mèneraient à sa  
» ruine, non à sa grandeur.»

*Discours de M. Guizot, du 24 mars 1836.*

« La politique pacifique de l'avenir aura pour  
» objet, dans son application la plus immédiate,  
» de constituer à l'état d'association, autour de la  
» Méditerranée, les deux massifs de peuples qui,  
» depuis trois mille ans, s'entre-choquent comme  
» représentans de l'Orient et de l'Occident. »

*Système méditerranéen.*

*Unus erat mundus : duo sunt, ait ille!...*  
Un monde : il y en a deux!...

*Inscription placée sur la maison où naquit Colomb,  
à Gogoletta, rivière de Gènes.*

## PREMIÈRE PARTIE.

# LES DEUX MONDES.

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### FRANCE ET TURQUIE.

Il y a sur notre planète deux grandes divisions, l'Occident et l'Orient (a); deux grandes fois religieuses, le christianisme et l'islamisme (b); deux peuples et deux villes qui représentent particu-

(a) Pour l'exacte définitive des mots Orient et Occident, voyez à la page 62.

(b) Le mot de Christ veut dire *oint du seigneur*; celui d'Islam ou de Musulman veut dire *consacré* ou *résigné à Dieu*. L'un implique la *grâce* et le *libre arbitre*, l'autre la *fatalité* et la *prédestination*. Tous les contrastes de l'Orient et de l'Occident sont renfermés dans ces deux mots.

lièrement l'hémisphère auquel ils appartiennent ; pour l'Occident, les Français et Paris, pour l'Orient, les Turcs et Constantinople.

Sorti de Jérusalem, son berceau, le christianisme s'achemina promptement vers Athènes et vers Rome, mais ne devait pas s'y arrêter. Déjà *le sauvageon du Nord s'avanceit* ; et descendue des plaines de la Germanie, la race allemande, en se mêlant dans la France aux populations romaine et gauloise, y forma la race mixte occidentale, le peuple *très chrétien*.

C'est aux Français qu'appartient l'honneur d'avoir accompli les plus grands actes de la civilisation chrétienne (a). A l'époque de Charlemagne, c'est la ruine définitive de l'idolâtrie, la fondation du Saint-Empire et de la puissance

(a) Dans notre pensée la civilisation chrétienne embrasse tous les faits, non seulement de l'ordre religieux, mais encore de l'ordre politique, postérieurs à l'introduction de la foi chrétienne, et qui portent l'empreinte de son influence directe ou indirecte. Tel est le sens que nous donnerons aussi, au moins en général, aux mots *d'islamisme* et de *civilisation islamique*.

temporelle des papes. Plus tard ce sont les croisades, et la systématisation du régime du moyen-âge, par les établissemens de saint Louis, la pragmatique sanction et la rédaction des coutumes communales et féodales. A l'époque de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, c'est la fondation de l'équilibre européen et le maintien de la balance entre le catholicisme et le protestantisme. Enfin, dans les derniers jours du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Révolution, préparée par les philosophes et les prédicateurs de la France, apparaît sur les champs de bataille *comme le christianisme l'épée à la main*, et personnifiée dans Napoléon, anéantit dans toute l'Europe ce qui reste de privilèges antichrétiens.

Né à la Mecque et à Médine, l'islamisme transporta bientôt le siège de sa puissance à Bagdad. Mais quatre cents ans après la venue du prophète, l'empire arabe tombait en ruines, et pour porter tous ses fruits, l'islamisme aussi devait s'implanter *sur un sauvageon du Nord*. Descendus des plaines de la Transoxiane, les

Turcs (1), soldés d'abord par les princes arabes, soumièrent bientôt les maîtres qu'ils avaient d'abord servis; leur entrée dans Jérusalem fut le signal des croisades; ce furent eux qui soutinrent l'effort de l'Europe chrétienne, et finirent par le repousser; ce furent eux qui donnèrent aux croisés ces inspirations de générosité et de magnificence orientale qu'adopta la chevalerie; Saladin, le rival de Philippe-Auguste et de Louis le Jeune, était un Turc. Cependant, au XIII<sup>e</sup> siècle, l'Anatolie vit apparaître le fondateur de la famille ottomane, de cette race capétienne de l'islamisme. Son fils Osman rêva cette tente immense, dont le feuillage devait s'étendre sur le Danube et l'Euphrate, le Tigre et le Nil, le Caucase et le Balkan, le Taurus et l'Atlas. Enfin, en 1453, Mahomet II, en prenant Constantinople, accomplit, au bout de huit cents ans, la prophétie de Mahomet, donna une assiette inébranlable à son empire, et en fit une partie intégrante de la communauté européenne. Après lui, Selim, conquérant l'Égypte, reçut le

califat des mains du dernier Abasside, et réunit, en sa personne, avec le titre de Sultan et d'Imam suprême, la plénitude des pouvoirs temporels et spirituels sur l'islamisme tout entier. En incorporant à leurs nations les femmes et les enfans des peuples qu'ils avaient vaincus, Grecs, Arméniens, Slaves, Arabes, Caucasiens, Albanais, en imposant leur foi aux hommes par la force ou par la conviction, en mêlant à leur langue l'arabe et le persan, les Turcs formèrent la race et la langue mixte de l'Orient, comme les Francs avaient formé la race et la langue mixte de l'Occident. Enfin, en venant camper sous les murs de Vienne, les Turcs vengèrent l'insulte faite par les croisades à l'islamisme.

Aux deux extrémités de la Méditerranée, de cette mer où viennent se confondre et s'unir l'Orient et l'Occident, d'une part, entre l'Atlantique et la Méditerranée, et de l'autre entre la Méditerranée et l'Euxin, s'élèvent les deux métropoles de l'Orient et de l'Occident.

Métropole du monde occidental essentielle-

ment chrétien et intellectuel, Paris règne surtout par la puissance de l'opinion. C'est lui qui, depuis long-temps, a le privilège de faire l'opinion de l'Europe, et de donner cours aux idées qui doivent transformer le monde. Docteurs et théologiens du moyen-âge, philosophes de la renaissance, littérateurs du siècle de Louis XIV, encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, doctrinaires du XIX<sup>e</sup> siècle, ont trouvé leur arsenal dans Paris; et c'est aussi dans cet arsenal que les hommes d'État de la France sont toujours allés puiser les armes les plus redoutables pour l'accomplissement de leurs projets.

Comme Paris doit avant tout sa puissance à l'esprit, à la philosophie, aux lumières, Constantinople doit principalement la sienne à son caractère de force et de beauté matérielle. Le fondateur de la race ottomane, faisant allusion à sa situation, appelait Constantinople *un diamant enchâssé entre deux émeraudes et deux saphirs*, et un grand poète a nommé la colline sur laquelle elle repose « la plus belle colline qu'il y ait dans

le monde entier. » Il y eut un temps où Constantinople fut la ville *des jeux du cirque*. Par son exemple, à l'époque des croisades, par ses leçons, lorsqu'elle fut tombée, elle initia au culte des beaux-arts l'Europe, dont, pendant huit siècles, elle fut aussi le rempart. Mais depuis long-temps elle n'a plus fait sentir son influence à l'Occident, alors que celle de Paris ne cessait de grandir et de s'étendre.

La position de Paris est, à la fois, maritime et continentale; par le bassin du Rhône, Paris touche à la Méditerranée, par ceux de la Seine et de la Loire à l'Atlantique, par celui de la Somme et de l'Escaut à la mer du Nord; et avec la rapidité des moyens actuels de communication, les distances qui séparent Paris de Toulon, de Brest, de Cherbourg, d'Anvers, peuvent devenir tout aussi indifférentes que celles qui séparent de Londres Chatam, Portsmouth et Plymouth. D'ailleurs, depuis que Louis XIV a fait qu'il n'y ait plus de Pyrénées, depuis que la Corse a été conquise, et que même l'ouest de la côte

africaine est française, la position dominante de Paris, entre la Méditerranée et l'Océan, est devenue plus forte, plus incontestable que jamais; en même temps que l'émancipation de la Belgique et la délivrance d'Anvers ont assuré sa position européenne entre l'Atlantique et la mer du Nord. Faisant face à trois mers, communiquant par ses ports avec trois continents, l'Afrique, l'Amérique et l'Europe, Paris est le centre vers lequel convergent tous les débouchés maritimes du monde occidental; et cependant, par les vastes plaines du nord de l'Europe, Paris donne la main à Bruxelles, Amsterdam, Berlin et Saint-Petersbourg; par le Mein, le Neckar et le Danube, à Munich et à Vienne; par les passages des Alpes et par la mer, à l'Italie. Paris se trouve placé entre l'esprit philosophique de l'Allemagne et la puissance industrielle de l'Angleterre, entre le génie militaire de l'Espagne et le génie artistique de l'Italie. Sa foi religieuse, expression la plus avancée du christianisme, grâce à son caractère progressif et tolérant, sympathise avec toutes les croyan-

ces, groupe autour d'elle le catholicisme des péninsules et celui de l'Irlande, le calvinisme de la Suisse, le luthérianisme de l'Allemagne, le protestantisme de l'Angleterre, le méthodisme de l'Amérique, et déjà même tend la main à l'islamisme de l'Afrique. Paris est pour l'élite du monde occidental la *ville sainte*, un lieu de pèlerinage, qui souvent même se change en une patrie d'adoption.

La mer Noire (et il faut y joindre la mer Caspienne, dont elle n'est séparée que par les plaines de la Circassie) est, malgré sa petitesse, pour le monde essentiellement continental de l'Orient, une véritable *Atlantique*. Elle est le bassin central auquel viennent apporter leurs eaux presque tous les grands fleuves qui arrosent le Nord de l'hémisphère oriental, le Danube, le Dniester, le Bug, le Dnieper, le Don, et dans la Caspienne, le Volga et le Tendjen, fleuve de la Perse. Le Tigre même et l'Euphrate, s'ils ne se dirigent point vers la mer Noire, ont leur source à proximité, en sorte que le possesseur du rivage méridional

de l'Euxin domine tout leur cours, de même que des bords de la Caspienne on commande l'Oxus et l'Indus. Assise entre ces mers et la Méditerranée, Constantinople communique par le Bosphore avec les populations valaques, slaves et allemandes du Danube, avec les Russes, les Tartares, les Persans, la Chine, l'Inde, les races tibétaines; par les Dardanelles, avec la Grèce, l'Asie-Mineure, les populations arabes de la Syrie, de l'Arabie, de l'Égypte, de l'Afrique, avec la population noire de cette immense presqu'île; enfin, avec l'Occident tout entier. Constantinople est située à la jonction de deux mers, mais aussi à la jonction de deux continens, et peut s'ouvrir une route au cœur de l'un et de l'autre.

L'islamisme, le schisme persan, les diverses religions grecques, orthodoxes, arméniennes et russes, le catholicisme même l'entourent ou viennent se réunir dans son enceinte. Les notabilités de l'Orient affluent dans ses murs, comme celles de l'Occident à Paris, et, de plus, elle a pour l'Occident son Pera. La langue turque est

la langue officielle d'une grande partie de l'Orient, comme la française de l'Occident. Enfin, Constantinople, métropole de l'Orient, dont elle peut fermer et ouvrir les mers, défendre ou envahir les continens, est appelée à exercer sur ce monde une influence encore plus directe, plus prompte et plus intime que celle de Paris sur l'Occident (2).

Il était réservé à notre époque de voir ces deux nations, placées chacune à la tête d'une moitié du monde, prêtes à succomber à la violence d'une crise à la fois intérieure et extérieure, et marchant à une régénération morale et politique, à travers tous les symptômes d'une dissolution imminente (3). Pendant le cours du xviii<sup>e</sup> siècle et au commencement de celui-ci, le principe religieux, la foi antique avait été en Turquie comme en France, s'affaiblissant chaque jour, dans le peuple même, et surtout chez les dépositaires du pouvoir. La mollesse, la débauche, l'oubli des intérêts nationaux s'étaient emparés des palais du Bosphore, comme de ceux

de Versailles. C'était ici une civilisation délirante, là une apathie léthargique. L'Angleterre avait enlevé une à une à la France presque toutes ses possessions d'outre-mer, et en signant avec elle, à la fin du siècle dernier, un traité de commerce, avait, par là, sinon réalisé, du moins assuré pour l'avenir le triomphe de la liberté commerciale et maritime. La Russie, en s'emparant de tout le littoral nord de la mer Noire, en fondant Sébastopol, Tangarog, Odessa, en obtenant pour les navires marchands de tous les pavillons la libre entrée et la navigation de l'Euxin, avait donné l'élan à l'agriculture de ses provinces du Sud; et en appelant à la liberté les populations chrétiennes soumises à la Turquie, avait porté en Orient le coup fatal au système des servitudes nationales. Cependant à la suite de ces victoires de l'étranger, et en partie par son influence, on vit éclater chez les deux nations une révolution intérieure qui attaqua dans ses bases l'ordre social antique, et joignit les horreurs de la guerre étrangère à ceux de la guerre ci-

vile. Certes, nous ne prétendons pas qu'on puisse mettre sur la même ligne, au moins à considérer leur influence immédiate, les résultats de la révolution française et ceux de la révolution turque; mais, à part le degré d'importance, il est certain qu'il y eut une ressemblance frappante, une analogie complète, dans les causes et le cours de ces deux révolutions. Il faut se rappeler les réformes de l'Assemblée constituante, de l'Assemblée législative et de la Convention, l'impression produite sur la nation française par l'entrée des alliés dans ses provinces centrales, les massacres de septembre, les jours de la Terreur, les guerres de la Vendée, pour comprendre le Sultan placé entre la révolte de la Serbie, de la Grèce, de l'Égypte, et l'agression de la Russie, mettant la hache aux pieds des institutions antiques, éteignant le janissariat dans des flots de sang, et continuant son œuvre de destruction jusque sous le canon des Russes, sachant que Dieu ni l'Europe ne peuvent laisser tomber son empire, mais que c'est à lui de le réformer.

Alors on vit saper les vieilles institutions et brûler les idoles du passé; le vieux costume national fut proscrit, persécuté; en France il y eut des *sans-culottes*, et Mahmoud fit une guerre à mort aux amples vêtemens et aux turbans orgueilleux. Alors la marine turque fut anéantie à Navarin, comme celle de France l'avait été à Toulon, Saint-Vincent, Aboukir et Trafalgar; alors la Turquie vit se liguer contre elle, non seulement ses sujets révoltés, mais encore tous les peuples de l'Europe, comme la France avait eu à combattre, avec la guerre civile, une ligue de tous les souverains. Et, à la fin, les Anglais triomphans entrèrent dans Paris, et les Russes dans Constantinople. Mais, pour la première fois, peut-être, dans l'histoire du monde, le vainqueur s'efforça lui-même de pallier sa victoire et chercha une excuse à son triomphe. A les entendre, les Anglais n'avaient voulu que rendre à la France ses souverains légitimes, et la soustraire à l'influence de l'esprit révolutionnaire, né sur le sol de l'Amérique. Les Russes

n'avaient voulu que conserver le Sultan à la Turquie, et ramener à ses justes limites le mouvement d'émancipation des provinces affranchies. Ce ne fut à Paris qu'une *restauration*; à Constantinople, qu'un acte de *protection*, et ces mots, en apparence hypocrites, furent en réalité l'expression d'un grand changement survenu dans la politique des peuples; un hommage rendu par leurs ennemis mêmes à la prépondérance nécessaire de la France et de la Turquie.

En présence de ces convulsions intérieures, de ces coalitions étrangères, de ces défaites sanglantes, il n'a pas manqué de prophètes qui ont prédit l'anéantissement de la France, et plus tard, celui de l'empire ottoman. Et cependant, Mahmoud a trouvé dans le dogme de la fatalité musulmane l'énergie nécessaire pour résister à l'effroyable crise qui menaçait l'empire, comme la Convention et le Directoire avaient trouvé dans le principe de la liberté chrétienne l'énergie nécessaire pour sauver la France. Mais à la Convention, au Directoire, ont succédé un Napoléon,

et, plus tard, une royauté qui, par leurs efforts d'organisation, ont rendu quelque stabilité à la société ébranlée. En Orient, comme cela devait être, la révolution s'est faite par en haut; Mahmoud, et on peut dire aussi Méhémed-Ali, ont été jusqu'ici surtout des *révolutionnaires*; ils ont détruit plus que constitué; ils ont été la Convention sur un trône; mais l'Orient n'a pas eu encore son Napoléon.

En ce moment, la crise révolutionnaire de l'empire turc est loin d'être terminée. Les nations slaves et valaques du Danube, aujourd'hui à peu près émancipées, la Servie, la Valachie, la Moldavie ont pas cependant consommé leur séparation. Les rapports du royaume de Grèce avec la Porte ne sont pas définitivement réglés. Les relations du vice-roi d'Égypte, des populations barbaresques, avec le chef de l'islamisme, sont encore dans un état provisoire. La Russie enfin, cette ennemie de la Turquie, acharnée à sa perte depuis cent ans, quoiqu'elle doive être un jour, sans doute, son intime alliée, comme l'Angleterre

le sera de la France, la Russie poursuit son œuvre de désorganisation et d'affaiblissement; elle veut arriver au but si long-temps poursuivi par elle, la possession du Bosphore et des Dardanelles; elle prolonge la durée d'une crise qui se terminerait plus tôt sans son intervention.

La position actuelle de l'empire turc, les conséquences importantes que sa chute ou son maintien doivent avoir pour l'avenir de l'Europe, ont fixé l'attention de beaucoup d'écrivains, et déterminé la publication d'un grand nombre d'ouvrages. Parmi ces ouvrages, nous avons particulièrement remarqué celui de M. Urquhart, publié en 1853, sous le titre de *Turquie et ses ressources*, et c'est sa lecture qui nous a inspiré la pensée du travail que nous présentons. M. Urquhart s'est attaché à démontrer que la Turquie possédait en elle-même les élémens de sa réorganisation, qu'elle pouvait sortir plus forte que jamais de la crise qu'elle subissait, déjouer toutes les intrigues mises en œuvre pour la per-

dre, et servir de barrière à l'Europe contre les envahissemens de la Russie.

Nous n'avons pas ici à analyser l'ouvrage de M. Urquhart (4); on le trouvera rempli de considérations politiques et économiques du plus grand intérêt; mais ce qui nous a surtout frappé, c'est la pensée, souvent reproduite par l'auteur, qu'aujourd'hui des relations nouvelles doivent s'établir entre l'Orient et l'Occident; que la civilisation des deux hémisphères doit se développer, leurs convulsions intérieures se calmer par leur contact mutuel, et que, dans cet échange de richesses et de forces, l'Orient n'a pas seulement à recevoir, mais aussi à donner. Le passage suivant est un de ceux où l'auteur a le plus complètement développé cette pensée que nous adoptons et qui fait la base de notre travail.

« Les vues d'Alexandre et sa politique semblent avoir eu pour but de cimenter par le commerce les conquêtes accomplies par ses armes. Cet homme, vraiment prodigieux, seul parmi les

héros de l'antiquité, semble avoir basé ses combinaisons politiques sur les besoins et les intérêts des hommes. La fondation d'Alexandrie, le regard d'aigle qui embrassa tous les avantages commerciaux attachés à la position de la Troade, l'exploration qu'il fit faire et des fleuves et des côtes de l'Inde, ne sont que des indications de conceptions profondes qui n'ont point trouvé d'interprète : son principal dessein, celui d'unir l'Europe à l'Asie, est mis en évidence par l'un des magnifiques projets qui furent révélés à sa mort par ses tablettes et qui seul, malheureusement, a été conservé; nous voulons parler de la construction de plusieurs villes nouvelles en Asie, qui devaient être peuplées par des Européens, afin, disait Alexandre, que, par des alliances et un échange de bons offices, les habitans de ces deux grands continens pussent graduellement s'unir par des opinions semblables et se lier par des affections mutuelles.

» Ce grand dessein n'appartient plus désormais aux archives de l'antiquité. Il ne se présente plus

dans une perspective lointaine; son exécution ne doit plus être achetée par la ruine des habitudes, des préjugés, des institutions existantes. Le despotisme cynique des descendants de ces hordes qui, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'isthme de Suez, barraient la route de l'Orient, est maintenant brisé. De tout côté, de la Géorgie à Maroc, de nouveaux principes sont en action et en même temps l'Europe est en position de mettre à profit ce changement de circonstances; chez elle s'est opérée l'union de l'intelligence et de la force à un degré inconnu à toutes les époques antérieures; elle est assez sage pour comprendre que son pouvoir sur ces tribus et ces nations ne doit pas être basé sur la violence et la conquête, mais sur l'échange d'avantages mutuels; et, heureusement, elle possède dans ses vastes ressources manufacturières les moyens de cimenter cette union et d'établir ce pouvoir par les liens indissolubles d'intérêts mutuels. »

## CHAPITRE II.

### ORIENT ET OCCIDENT.

Les caractères qui distinguent l'Orient et l'Occident ont été constatés de temps immémorial; ils ont été signalés par toutes les philosophies, par toutes les religions; et ainsi la connaissance en est devenue chez nous, pour ainsi dire, vulgaire. Sans doute, la nature et l'homme, dans ces deux grandes divisions de notre planète, conservent leur identité; leurs caractères généraux sont les mêmes; la diversité de l'Occident et de l'Orient consiste simplement dans la prédominance de quelques uns de ces

caractères; mais cette prédominance est importante à constater; seule elle peut servir de règle pour juger l'histoire et les institutions de peuples situés sous des méridiens différens, pour apprécier la différence des coutumes et des législations qui les distinguent.

La vie matérielle domine en Orient, la vie spirituelle en Occident; l'un est panthéiste, l'autre anthropomorphiste; l'un adore la fatalité et les lois immuables qui président au développement des phénomènes extérieurs, l'autre est épris de la liberté qui règne dans les actes des êtres intelligens; l'un est essentiellement continental, l'autre essentiellement maritime. En Orient, la race domine, c'est elle qui classe l'homme d'après la fatalité de la naissance; l'Occident donne la supériorité au principe d'éducation, il semble croire que tous les hommes naissent égaux, quelle que soit leur origine, et que l'éducation seule fait la différence. L'Orient divise l'espèce humaine en familles et en castes; l'Occident a fondé son église *universelle*, dont la hiérarchie est ou-

verte à tous les hommes, sans distinction de famille, ni de naissance, qu'ils soient d'Orient ou d'Occident, et de cette égalité religieuse est née l'égalité civile, inscrite en tête de nos chartes. L'Orient, suivant toutes les traditions, a enfanté l'espèce humaine; mais c'est l'Occident qui lui a donné l'instruction. En Orient, l'homme appartient avant tout à sa famille; la gloire de ses ancêtres, l'intérêt de sa postérité sont les plus puissans mobiles qui agissent sur lui; l'État n'est qu'une agrégation de familles juxtaposées ou superposées les unes aux autres; il est organisé dans l'intérêt de la famille, et non point la famille dans l'intérêt de l'État; le souverain est le père de famille dont la tutelle s'étend sur tous, autant du moins que cette tutelle est conciliable avec les droits du chef de la famille individuelle; l'unité qui existe dans le gouvernement de celle-ci, et qui concentre tous les pouvoirs civils ou religieux dans les mains de son chef; cette même unité se réfléchit dans le gouvernement de l'État, et assure au souverain des pouvoirs

semblables. En Occident, au contraire, l'homme appartient avant tout à la nation ; ses devoirs de citoyen sont les premiers de tous, ceux de la famille ne viennent qu'après ; la famille est constituée dans l'intérêt de la chose publique, non point la chose publique dans l'intérêt de la famille. C'est pour cela qu'on a pu dire avec raison que l'Occident était essentiellement *républicain*, et l'Orient essentiellement *municipal* (5), en donnant à ces mots un sens un peu différent de celui qu'ils ont ordinairement. La prédominance de la race et des habitudes de la vie domestique assure à la femme, mère de famille, un avantage marqué en Orient ; la prédominance de la vie politique, le principe de l'*élection* et du *classement* par l'éducation, assurent à l'homme, au contraire, l'avantage en Occident. Aussi n'y a-t-il point de pays où la mère obtienne de ses fils plus de respect et d'amour qu'en Orient (6), tandis que l'influence du prêtre mâle catholique, du *père spirituel*, a été immense en Occident ; ici la plus grande des gloires est de créer un em-

pire, là d'enfanter un héros. En Arabie, le père et la mère prennent le nom de leur fils : Mahomet même le fit.

En Orient, l'homme est esclave de la beauté, qu'il préfère à l'esprit et au talent même ; la nature et ses plaisirs simples ont sur lui plus d'empire que les merveilles de l'art et de la civilisation ; il aime la jouissance, et s'y complait au point qu'il repousse le travail qui pourrait la produire et la multiplier ; il aime le repos et craint de l'acheter par la fatigue ; il jouit de l'heure présente et se plaît dans l'insouciance de l'avenir, redoutant cette prudence qui prévoit les malheurs de trop loin, il a une confiance extrême dans cette bonté de la Providence qui ne laisse jamais ses enfans au besoin, et une défiance également extrême dans l'habileté de l'homme à prévenir les maux dont il est menacé. *Allah khèrim!* et *bakaloum!* Voilà sa devise. Comparé à l'Occident, il est rétrograde ou plutôt *rétrogressif* ; il préfère ce qui est à ce qui sera (7). Cette disposition indolente de

l'Oriental ne résiste cependant pas aux impulsions toujours souveraines de la nature humaine et aux nécessités de la vie; il sait, quand il le faut, travailler, agir, prévoir, combattre, et alors il est aussi extrême dans son activité qu'il l'était dans son repos; pressé par la nécessité ou favorisé par les circonstances (car il sait attendre et n'agir qu'à propos), il accomplit souvent en peu de jours ce qui eût demandé de longs intervalles à l'homme plus prévoyant et prenant ses mesures long-temps à l'avance. Il est impatient de rentrer dans le repos, comme il a été tardif à en sortir. Cette disposition à passer rapidement d'un extrême à l'autre a été remarquée par tous ceux qui ont étudié l'Orient; elle se manifeste d'une manière frappante dans la rapidité avec laquelle les conquêtes s'y font et s'y perdent; dans la formation et la chute également soudaines des empires; elle est favorisée, d'ailleurs, par la nature même des élémens opposés que l'Orient présente souvent l'un à côté de l'autre. Tout composé de plaines

immenses et de hautes montagnes, de steppes et de déserts sans eau, et de fleuves immenses, il offre les peuples immobiles et pacifiques de l'Égypte et de l'Inde à côté des tribus nomades et guerrières de l'Arabie et de la Tartarie, et l'organisation immuable des castes de l'Indostan à côté de la hiérarchie intellectuelle des lettrés chinois. Seulement, toutes les fois que ces élémens disparates sont entrés en contact, le principe immobile a toujours fini par absorber le principe contraire; la Chine, l'Égypte, l'Inde se sont assimilés leurs vainqueurs nomades; car toujours la force stationnaire, quoique balancée, domine en Orient. De cette disposition aux changemens soudains que nous venons de signaler, il résulte que le progrès social, en Orient, s'accomplit d'une manière brusque et intermittente, par bonds et par soubresauts, tandis qu'il a lieu en Occident d'une manière plus lente, mais plus continue. Quelle différence, par exemple, dans le mode et la durée de propagation pour le christianisme et pour l'islamisme!

A l'inverse de l'Orient, l'Occident, en général, préfère les avantages de l'intelligence à ceux de la beauté; la gloire du travail et de la fatigue l'emporte, à ses yeux, sur les douceurs de la jouissance et les charmes du repos (8); il aime à prévoir l'avenir, à prévenir les chances défavorables; *il ne laisse rien à la fortune de ce qu'il peut lui ôter par conseil ou par prévoyance*; il pense que Dieu a donné à l'homme dans sa raison une seconde providence: *Aide-toi, le ciel t'aidera*; telle est sa grande maxime; il est prodigue de calculs et de combinaisons; et chez lui le progrès social est toujours préparé et s'accomplit d'une manière incessante et continue.

Entre ces modes divers de sentir, d'agir et de penser, qui caractérisent chacune des deux moitiés de la famille humaine, il est difficile d'établir une préférence, car ce sont des facultés opposées, il est vrai, mais également essentielles à notre nature; des facultés qui ne peuvent, d'ailleurs, se perfectionner que l'une par l'autre, et dont le développement n'est possible qu'à

la condition d'être simultanément ou du moins alternatif. Ce sont là ces *qualités contraires*, dont parle Pascal, *qu'il faut également posséder, ces deux extrémités de la vie qu'il faut toucher à la fois en remplissant tout l'entre-deux*.

La vie matérielle et la vie spirituelle, la beauté et l'intelligence, les races et l'éducation, la famille et la chose publique, la consommation et la production, la jouissance et le travail, enfin tous les termes innombrables du dualisme humain ne sont-ils pas tellement liés l'un à l'autre, qu'ils se supposent l'un l'autre, que l'un ne peut subsister ni se perfectionner sans l'autre (9)?

chétive. Le christianisme, comme on l'a dit tant de fois, luttait l'esprit contre la matière. Les voluptés, l'esclavage, la violence régnaient sur la terre; Jésus vint, prêchant la concorde et la charité, mais disant que son royaume n'était pas de ce monde, et appelant tous les hommes à la communion au sein d'une Église spirituelle. Il prononça ainsi

### CHRISTIANISME ET ISLAMISME.

Le développement de la race humaine est comme celui des individus; il n'a pas toujours lieu dans le même sens; il ne suit pas une direction unique; il ne porte pas toujours sur les mêmes facultés; il alterne: tantôt c'est la matière, et tantôt c'est l'esprit; tantôt c'est l'Orient et tantôt c'est l'Occident qui dominant et jouent le rôle le plus important.

Une révolution de ce genre, la plus grande que l'humanité ait éprouvée, marqua la fin de l'ère antique, et prépara l'époque moderne ou

chrétienne. Le christianisme, comme on l'a dit tant de fois, fut une réaction de l'esprit contre la matière. Les voluptés impures, l'esclavage, la violence régnaient sur la terre; Jésus vint, prêchant la concorde et la charité, mais disant que son royaume n'était pas de ce monde, et appelant tous les hommes à la communion au sein d'une église spirituelle. Il prononça l'anathème contre la chair, afin de la transformer, et retrancha les jouissances de la vie matérielle, afin de les rendre un jour plus nobles et plus bienfaisantes à l'humanité. La révolution qui s'opérait alors n'était point locale, mais universelle. Jésus disait qu'il était venu pour tous, et sa parole devait, en effet, avoir un retentissement dans le monde entier; mais elle ne devait pas recevoir partout le même accueil, ni produire des résultats identiques. La véritable patrie de la vie intellectuelle, c'est l'Occident. La Grèce, au lieu des formes brutes du panthéisme égyptien, avait donné à ses dieux les formes humaines; ses philosophes avaient spiritualisé la di-

vinaité. Seule entre tous les peuples, par une disposition remarquable, la race germanique n'avait jamais connu d'idoles ni de temples, et n'adorait que des dieux invisibles. C'était donc à l'Occident qu'appartenait le rôle actif dans la révolution qui s'opérait; l'Orient ne pouvait être que passif; il ne devait accepter que comme une nécessité la révolution nouvelle, qui, momentanément, annulait la plus belle partie de son être; il ne devait l'accepter qu'avec des restrictions et en faisant toutes ses réserves pour l'avenir. Il avait déjà protesté par les grandes dissidences du nestorianisme et de l'arianisme, préludes du schisme qui sépara plus tard les Grecs et les Latins; mais sa grande protestation fut l'islamisme.

On a dit que l'islamisme n'était qu'une *hérésie chrétienne*; ce point de vue, d'ailleurs parfaitement justifié par les faits, peut seul faire comprendre le but et le véritable caractère de la conception de Mahomet. Mahomet se trouvait placé entre deux impulsions oppo-

sées; il sentait la nécessité d'abolir l'idolâtrie, de réagir contre les tendances matérielles des hommes qui l'entouraient; sous ce rapport, il était chrétien. Instruit lui-même par la lecture de la Bible et de l'Évangile, il reconnaissait dans ces livres le caractère de la révélation; il regardait Moïse, Jésus, les prophètes, comme des hommes inspirés de Dieu, et s'efforçait d'établir et de proclamer l'identité de sa croyance et de la leur. A l'entendre, il ne faisait que continuer leur œuvre, et l'islamisme, qui prêchait l'existence d'un Dieu unique, invisible, créateur de l'univers, rémunérateur, était la même foi que ces hommes élus avaient eux-mêmes professée. « Nous croyons en Dieu, dit le Coran, à ce qu'il nous a envoyé, à ce qu'il a révélé à Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob et aux douze tribus; nous croyons aux livres saints que Moïse, Jésus et les prophètes ont reçus du ciel; nous ne mettons aucune différence entre eux; nous sommes musulmans. » (Coran, chap. III.) (10)

D'un autre côté, Mahomet était vivement frappé

des fréquents retours du peuple juif à l'idolâtrie, de ses dissidences avec les chrétiens, des hérésies qui divisaient la religion chrétienne elle-même, et causaient, dans le sein de l'Église, des luttes déplorables. Ému de ce spectacle, il se crut (c'était sans doute au commencement de sa carrière), lui, Arabe, appelé à un ministère d'arbitre et de conciliateur entre les juifs et les chrétiens, et même entre ces deux peuples et le reste des hommes. La fraternité musulmane, prêchée par lui, devait réunir toutes les nations. « Sois juge entre les juifs et les chrétiens, » dit le Coran (chap. V). « Dis aux juifs et aux chrétiens, ajoute le même livre, terminons nos différends; n'adorons qu'un seul Dieu, ne lui donnons point d'égal; qu'aucun de vous n'ait d'autre seigneur que lui. Abraham n'était ni juif, ni chrétien: il était orthodoxe, musulman et adorateur d'un seul Dieu. » (Chapitre III.)

La pensée d'une mission aussi élevée fait honneur au génie et surtout à la bonté de Mahomet. Mais une pareille mission était au

dessus de ses forces, au dessus des forces de son temps. Pour juger entre des hommes, il faut les comprendre; or Mahomet comprenait mal les juifs et les chrétiens : il ne sentait pas tout ce qu'il y avait de puissance dans cette disposition tenace de la race juive, qui la ramenait sans cesse à ses vieilles idoles, à ses dieux de matière, et la faisait désobéir aux lois qu'elle avait reçues de Moïse; et il ne lui avait pas non plus été donné de comprendre tout ce qu'il y avait d'importance dans les querelles théologiques de l'Église chrétienne et l'influence que la solution des points de dogme devait exercer sur la conduite pratique des esprits raisonnables de l'Occident. Comme il arrive toujours en cas pareil, l'apparente simplicité de la solution proposée par Mahomet éliminait et ne résolvait pas les difficultés; elle ne pouvait satisfaire les esprits, en écartant des problèmes qui n'avaient pas été posés sans motif, ni débattus avec tant d'ardeur, sans qu'un puissant intérêt poussât les plus illustres génies à les discuter.

Cette tentative de Mahomet demeura donc sans résultat, du moins quant à son époque; et cependant elle a influé sur tout le caractère de sa doctrine; elle a posé, entre cette doctrine et les croyances des juifs et des chrétiens, des points de contact qui pourront être un jour utilisés; dans le passé même, elle a produit cette conduite tolérante, pratiquée par Mahomet et par ses sectateurs à l'égard du judaïsme et du christianisme, toutes les fois que ces religions ne se trouvaient pas en désaccord ouvert avec l'islamisme.

Cependant l'inutilité des efforts de Mahomet pour se faire écouter des juifs et des chrétiens le ramena au sentiment de sa véritable mission, de celle qu'il avait à remplir envers sa propre nation. « Chaque peuple a son apôtre, » a dit le Coran : Mahomet fut l'apôtre de l'Arabie (11).

A cette époque, il fallait s'associer au mouvement chrétien, en débarrassant le monde oriental des langes de l'idolâtrie, et en l'affranchissant de tous les vices et de tous les maux qui flé-

trissaient la vie matérielle. D'un autre côté, pour agir sur les populations de l'Orient, il fallait nécessairement prendre un autre point d'appui que les subtilités théologiques et la mysticité occidentale. « Mahomet, a dit Napoléon, dans son jugement sur l'islamisme, n'eût point été entendu par sa nation s'il n'eût parlé qu'à l'esprit. » Il fallait encore fortifier l'Orient contre l'hostilité armée du spiritualisme chrétien, qui annonçait déjà, par des signes évidens, les tendances intolérantes de son prosélytisme. Le peuple arabe offrait un instrument admirable pour une pareille mission. Rattaché aux patriarches juifs, par la descendance d'Ismaël, il était prédisposé à respecter des lois d'abstinence, conformes à celles que le peuple de Dieu avait déjà reçues; il habitait un pays pauvre, desséché, parsemé de déserts; il était endurci à la fatigue, habitué aux périls des voyages et des combats. De pareils hommes étaient faits pour comprendre et pratiquer le mépris des biens terrestres, les préceptes d'abnégation que pré-

chait Mahomet et qui surpassèrent même, à beaucoup d'égards, les plus rigoureuses observances du christianisme. Mais dans le cœur de ces hommes endurcis aux privations, régnait cependant un désir inextinguible de jouissances. Mahomet s'empara de ce double mobile. Il avait souvent dépassé le christianisme par l'austérité de sa doctrine, il le dépassa encore, mais bien davantage, dans les promesses de joies matérielles qu'il fit à ses sectateurs pour la vie à venir. Le christianisme avait annoncé la réhabilitation de la chair, il avait fait briller, aux yeux des fidèles, les splendeurs de la Jérusalem nouvelle; mais, ce qui était demeuré secondaire et comme voilé dans le dogme chrétien devint prééminent dans la doctrine de Mahomet et lui fournit son principal moyen d'action sur les musulmans. C'est dans la conception de son paradis, de sa vie future, que Mahomet, imitateur du christianisme pour ce qui regarde la vie présente, redevient oriental. A ces hommes dévorés par les ardeurs d'un climat brûlant, pauvres, habitant un pays sans ombra-

ges et sans eau, il promet de vastes richesses, des pâturages arrosés par des fleuves délicieux, et les embrassemens de vierges toujours pures. « Les élus, s'écrie Mahomet, habiteront le jardin de délices; ils reposeront sur des lits enrichis d'or et de pierreries précieuses. Ils se regarderont avec bienveillance, ils seront servis par des enfans doués d'une éternelle jeunesse, qui leur présenteront du vin exquis dans des coupes de différentes formes. La vapeur n'alourdira point leur tête et n'obscurcira point leur raison. Ils auront à souhait les fruits qu'ils désireront, et la chair des oiseaux les plus rares. Près d'eux seront les houris aux beaux yeux noirs. La blancheur de leur teint égale l'éclat des perles. »

Par ses menaces comme par ses promesses, par ses réglemens d'abstinence comme par ses espérances de joies à venir, Mahomet exerça, sur les populations de l'Orient, une influence puissante et salutaire.

L'idolâtrie est détruite, et le lien entre l'islamisme et les croyances des juifs et des chré-

tiens est établi. Les sacrifices d'enfans sont abolis. La condition des femmes est améliorée. La polygamie subsiste, mais elle est restreinte (111 bis); on ne peut épouser une femme sans lui assurer une dot, en cas de répudiation; les sœurs sont appelées à hériter conjointement avec les frères et reçoivent demi-part. L'esclave qui devient mère obtient sa liberté. Le mariage défendu avec les femmes idolâtres est permis avec les juives et les chrétiennes, et devient une nouvelle cause de rapprochement entre les musulmans et les races qui professent ces cultes (112), mais un commerce illégitime, même avec les femmes infidèles est sévèrement interdit; la prostitution est prohibée et les maux qu'elle entraîne demeurent inconnus. Le vin, les jeux de hasard, la divination, la chasse, la musique et la danse sont sévèrement défendus, et cette interdiction si rigoureuse demeure observée aussi longtemps que la foi musulmane conserve son énergie. L'esclavage, entièrement aboli de mu-

musulman à musulman, est adouci, même pour les infidèles (13).

On a reproché à Mahomet d'avoir fait de la guerre son principal moyen de propagation. Ce moyen n'était-il pas le seul qui pût réussir avec les populations auxquelles l'islamisme s'adressait ? D'ailleurs la guerre a pu être proscrite en théorie, mais elle n'a jamais cessé d'exister en pratique ; le christianisme, qui la bannissait de l'Eglise, la tolérait cependant, l'encourageait même dans le pouvoir temporel, et la faisait au besoin servir à l'extension de son Eglise. Mahomet savait les dangers dont le menaçait l'intolérance des juifs et des chrétiens ; il l'atteste et s'en plaint dans beaucoup de passages du Coran : « Les juifs et les chrétiens ne t'approuveront, est-il dit, que quand tu auras embrassé leur croyance. » (Coran, chap. III.) L'hostilité acharnée des coréishites prouve qu'il avait encore plus à craindre des idolâtres. La guerre religieuse a donc été pour Mahomet une nécessité à laquelle

il ne pouvait se soustraire sans périr ; il a attaqué le premier pour ne pas l'être, et employé, pour propager sa foi, les moyens que ses adversaires mettaient en œuvre pour la détruire.

Voilà ce qu'a fait l'islamisme sous le rapport moral. Sous le rapport politique, la conquête, le seul objet qu'il eut en vue, a été poussée par lui à des distances immenses. Il a porté ses armes jusqu'à Poitiers en France, jusqu'à Vienne en Allemagne ; il a soumis la plus grande partie de l'Orient ; il a pénétré jusqu'aux extrémités de l'Afrique et de l'Asie. Les sectateurs du prophète ont trouvé la réalisation de ses promesses dans les riches plaines de la Barbarie et de l'Égypte, sur les rivages délicieux de l'Asie-Mineure, de l'Euphrate et du Bosphore ; ils ont trouvé dans les sérails de Constantinople ces nuages de parfum, ces breuvages délicieux, ces embrassemens de femmes que le prophète leur avait promis.

On a souvent accusé Mahomet d'imposture ; il n'a pas mérité ce reproche. Il était pro-

phète, comme la foi de ses sectateurs et l'événement l'ont prouvé, et il ne voulut jamais d'autre nom. Il se plaçait au nombre des hommes élus que Dieu avait inspirés pour instruire le monde, se plaignait qu'on lui contestât sa mission comme on l'avait contestée à tous les prophètes, mais ne mettait pas moins d'empressement à démentir ceux qui voulaient lui attribuer le don des miracles (14).

Moïse a été un législateur; il a donné aux juifs une loi nouvelle, une organisation politique nouvelle.

Jésus s'est dit le Rédempteur, le Messie, L'HOMME-DIEU; et, en effet, il a réalisé l'antique promesse, rendu la majorité de l'espèce humaine à la liberté, institué un culte nouveau, inauguré sur la terre le sentiment de la fraternité humaine; il a senti, révélé, personnifié en lui la mystérieuse unité de la nature divine et de la nature humaine; il a convaincu de mensonge l'antique superstition, qui ne savait que déifier l'homme ou le rabaisser au niveau de la brute;

en alliant dans sa vie, sans cependant les confondre, les caractères de l'une et de l'autre nature, il a jeté un pont sur l'abîme qui avait isolé jusque-là le ciel de la terre; et il a tendu la main à l'humanité, pour qu'elle traversât après lui cet abîme; il lui a ouvert une carrière de perfectionnement indéfini; il l'a associée à son caractère divin.

Mahomet n'a point apporté une religion nouvelle, créé un pacte nouveau entre le ciel et la terre. Il n'a pas non plus introduit d'institutions nouvelles dans l'organisation politique des peuples qu'il a convertis; il a emprunté aux livres juifs l'idée de son Dieu, ses traditions et l'inspiration de ses prières; il a emprunté à la législation de Moïse (15) la plupart de ses réglemens sur le mariage, l'héritage et la condition des esclaves; il a emprunté aux chrétiens son dogme du jugement dernier, de la rémunération suivant les œuvres, de la fraternité des croyans. Il a laissé aux Arabes la circoncision, les sacrifices d'animaux, le pèlerinage de la Mecque,

leurs formes de gouvernement; il n'a institué ni temple, car la mosquée n'est qu'un lieu de prière; ni hiérarchie religieuse, car il n'existe dans l'islamisme ni caste, ni onction sacerdotale. Mahomet ne fut donc ni un messie, ni un législateur; il fut, ce qu'il se nomma lui-même, un prophète; l'autorité du califat, institué par lui, fut une autorité toute d'inspiration, pareille à celle qu'avaient anciennement créée les prophètes juifs, et qui ne ressemble qu'à celle-là. Il rallia autour de son étendard les populations les plus guerrières de l'Orient; et, avec leur aide, organisa la protestation de l'Orient christianisé contre l'Occident chrétien.

Quand nous avons comparé l'Orient et l'Occident, et reconnu leur égalité, nous avons considéré chacun de ces mondes avec sa valeur intrinsèque, pour ainsi dire, dans sa nature immuable, avec les caractères généraux qu'il présente à travers la suite des temps; mais cette égalité essentielle n'empêche point qu'il n'y ait des oscillations de l'un à l'autre de ces mondes, des alter-

natives de supériorité de l'un par rapport à l'autre. L'avènement du christianisme fit pencher la balance du côté de l'Occident.

La prédication de l'Évangile avait donné, pour des siècles, l'empire du monde à la puissance spirituelle. Toutefois, en Orient, hémisphère matériel, le triomphe du spiritualisme, c'était d'amortir, de châtier des passions, des coutumes, des cultes qui lui étaient contraires, de les dompter au nom d'une nécessité fatale, et en leur promettant une réhabilitation à venir. Mais en Occident, le spiritualisme ne devait pas seulement *corriger* la nature humaine, il devait la *développer*, lui ouvrir un caractère d'activité nouvelle, enfanter avec son secours un monde nouveau. Il y avait là une nature qui lui était amie; il pouvait la pénétrer par toutes ses faces, agir sur elle par tous ses mobiles; il ne devait pas se borner seulement à lui commander au nom de la nécessité; la puissance divine était une force propice au chrétien; elle se transformait pour lui en *Providence*, en *grâce*; elle lui laissait

sait tout entier l'usage de sa *spontanéité*, de son *libre arbitre*. L'homme d'Occident se sentait libre dans son dévouement à une croyance, si conforme à son génie, qui donnait l'élan à toutes les puissances de son être, qui les sanctifiait en les développant.

D'ailleurs, cette conscience de sa liberté et de sa force le disposait à la tolérance; il pouvait voir sans effroi se développer à côté de lui les élémens d'un monde opposé au sien, mais auxquels les tendances dominantes, la foi religieuse de la société ne donnaient pas la protection dont il jouissait lui-même. Ainsi, par l'ensemble de sa doctrine, par l'exemple de sa propre vie, Jésus sanctifia le travail et la prévoyance; il dit à ceux qui le suivaient : « Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. » Mais il enseigna aussi à l'homme cette douce confiance qui le porte à se reposer sur Dieu du soin de son avenir. L'Évangile nous rappelle l'exemple des oiseaux du ciel qui ne sèment point et qui récoltent; des lis qui ne

filent point et qui sont plus magnifiquement vêtus que Salomon; n'est-ce pas là une parole d'Orient?

Ainsi encore Jésus prêcha que son royaume n'était pas de ce monde; et, par ces paroles, il traça une ligne de démarcation profonde entre le monde matériel et le monde spirituel; il sépara l'Église d'avec l'État, et aussi l'Orient d'avec l'Occident, car dans l'Orient comme dans l'État, c'est le caractère matériel qui prédomine. On peut appliquer à la parole du Christ ce vers qu'on a gravé sur la maison où naquit Colomb :

*Unus erat mundus, duo sunt; ait ille, fuere.*

Un monde! il y en a deux; il dit, il y eut deux mondes.

Mais ce monde même, qui n'était pas le sien, ce monde de matière dans lequel il ne voulait pas directement intervenir, le Christ le reconnut cependant, et en légittima l'existence. Il laissa en dehors de son Évangile l'État et l'Orient, mais il dit : « Rendez à César ce qui appartient

à César ; » et à cette parole la féodalité surgit en Occident, à côté de l'Église, avec sa hiérarchie et sa royauté, et l'empire de Byzance surgit en Orient, en face de Rome, avec sa métropole et ses populations. Constantin en fondant sa ville, Mahomet en recrutant ses peuples, tous deux, en préparant les élémens de l'empire nouveau, ne firent que répondre à la parole du Christ. C'est ainsi que l'Évangile a porté ses fruits, non seulement pour l'Occident, mais aussi pour l'Orient.

Chargé d'approprier une foi essentiellement spirituelle au monde matériel de l'Orient, Mahomet, pour réussir, ne put mettre en œuvre qu'un *seul* mobile, celui de la nécessité, de la fatalité. Il ne pouvait parler de liberté à des peuples qui, livrés à leur spontanéité, se fussent abandonnés à ces penchans auxquels il fallait momentanément imposer silence ; il ne pouvait parler de tradition à des hommes que leurs traditions eussent ramenés à l'idolâtrie et à leurs cultes farouches. Il employa donc toute la puissance de son éclatante poésie, toute sa force

de persuasion, tout son art de gouvernement, à leur faire sacrifier les jouissances du présent pour une promesse d'avenir ; il les tint, pour des siècles, dans l'attente et comme suspendus à sa prophétie. Il voulut que son Orient fût momentanément entravé, mutilé ; il savait que de meilleurs jours devaient renaître pour lui.

Bien moins fort que le christianisme, parce qu'il était moins complet, l'islamisme fut aussi, à cause de sa faiblesse même, bien moins tolérant ; il ne fit pas la part au christianisme comme celui-ci lui avait fait la sienne ; il ne fit pas la distinction de l'Orient et de l'Occident ; *l'Orient et l'Occident*, répète sans cesse le Coran, *appartiennent à Dieu* ; il ne fit pas non plus la part à la société temporelle, dont il s'empara pour la plier, elle aussi, sous le niveau de son *panthéisme spirituel*, et la transformer dans ce qu'il appela la *fraternité musulmane*. L'unité de pouvoir fondée par Mahomet ne fut, en réalité, que la consécration exclusive du pouvoir spirituel tel qu'il pouvait exister en Orient,

tel qu'il pouvait exister étant seul. Le pouvoir des califes ne fut, comme l'avait été le sien, qu'un pouvoir religieux. « Dieu est Dieu, voilà l'islamisme, a dit M. Michelet. C'est la religion de l'unité; disparaîsse l'homme, et que la *chair se cache*; point d'images, point d'art: le Dieu terrible serait jaloux de ses propres symboles; il veut être seul avec l'homme; il faut qu'il le remplisse et lui suffise; la famille est à peu près détruite; la parenté, la tribu encore; tous ces vieux liens de l'Asie; peu de rapports entre les frères et les parens. Le nom de musulman remplace ces noms. »

L'autorité des événemens est là pour confirmer ce que la raison seule pouvait faire prévoir: cette vie incomplète que le prophète avait dû créer à ses sectateurs, ce culte exclusif de la fatalité, cette exaltation de l'orgueil prophétique, cette proscription complète du doute, de l'étude, de l'examen, ont produit l'affaiblissement successif des populations musulmanes en présence de peuples animés par une croyance plus ration-

nelle et plus complète. L'Orient, cette terre sacrée de l'islamisme, a été en partie envahi par l'Occident, et dans des points même où la foi du prophète n'avait pas pu pénétrer. Le christianisme et les jésuites se sont introduits dans la Chine. L'Inde appartient aux Anglais. L'Égypte a été envahie par la France, qui la régénéra, comme elle va sans doute régénérer l'Afrique. Enfin, le nord de l'Asie est échu en partage à la Russie, et si les héritiers du califat ont échappé aux chaînes que leur préparait cette puissance, n'est-ce pas que le christianisme même de Paris et de Londres les a sauvés des mains du christianisme de Moscou?

Cependant nous sommes arrivés à l'époque où un ordre de choses nouveau s'annonce. Le christianisme a perdu de plus en plus son caractère exclusivement spirituel, il s'est mondanisé, il a pénétré toutes les parties de l'organisation sociale, il s'est transformé lui-même en se les assimilant; la Révolution française a été son dernier progrès sous ce rapport. La distinction

du monde chrétien et du monde musulman est aujourd'hui reconnue, et on peut dire que le principal objet de la diplomatie est maintenant de tracer entre les deux mondes la ligne de démarcation. De même que le christianisme, l'islamisme peu à peu a modifié sa nature; peu à peu il a dépouillé, au moins adouci son caractère de double réaction contre les religions antiques et contre le christianisme; il s'est rapproché des coutumes, des traditions, des penchans des peuples orientaux; il est devenu moins austère, moins rigoriste, moins hostile aux jouissances que peuvent procurer les arts et la richesse, et, d'un autre côté, il a tendu les bras aux découvertes mécaniques et scientifiques de l'Europe, il s'est intellectualisé. Sous cette forme nouvelle l'islamisme s'est élargi; il peut désormais se prêter aux nuances, aux diversités de caractère et de civilisation chez les différens peuples. Il peut à la fois inspirer la réforme puritaine des wahabites et protéger la réforme cosmopolite de Constantinople. Le nom du prophète peut être égale-

ment invoqué par un Abdel-Kader, appelant à la guerre sacrée ses fanatiques soldats, ou par Mahmoud, déployant contre les janissaires l'étendard de la foi (16). L'islamisme s'est identifié avec la civilisation orientale, il en est devenu le représentant. La question n'est plus aujourd'hui entre deux dogmes (17); elle est entre deux mondes (18).

Cette révolution dans la nature de l'islamisme a surtout été le résultat d'un événement politique qui n'a pas été jusqu'ici suffisamment apprécié; nous essaierons de le retracer, en indiquant son caractère et ses conséquences.

Les Arabes étaient les hommes de l'islamisme primitif; leur vie âpre, endurcie aux privations et à la fatigue, convenait à son austérité et aux travaux de sa propagation, leur imagination de feu convenait à ses promesses; mais, pour recueillir les espérances données par le prophète, pour goûter les joies de son paradis et faire asseoir les peuples musulmans à la table du banquet européen, il fallait une autre nation; il fal-

lait les Turcs. Plus Orientaux que les Arabes par leur amour d'une vie calme et douce, plus rapprochés de l'Occident par leurs habitudes de réflexion et la sagesse de leur jugement, meilleurs diplomates et meilleurs guerriers, il était réservé aux Osmanlis de succéder au califat, d'étendre leur empire sur les Arabes eux-mêmes et de donner à l'islamisme, à la civilisation de l'Orient, sa véritable métropole, Constantinople. Le paganisme et le christianisme, ces deux ennemis du nom musulman, avaient été vaincus en cette ville. Mais aussitôt après le triomphe, la transaction commença entre les vainqueurs et les vaincus.

Les Osmanlis accomplirent leur mission de musulmans et méritèrent la reconnaissance du monde entier en anéantissant dans Constantinople ce monstrueux assemblage de matérialisme et de spiritualisme, ces dégoûtantes traditions de la corruption des cours d'Asie et de mysticité théologique, ces habitudes de fraude, cette dégradation universelle qui avait fait la honte et causé la perte de l'empire byzantin. Ce furent

eux qui préparèrent ainsi la régénération du peuple grec. L'islamisme cependant se relâcha parmi eux de son austérité. L'usage du vin, de la musique devint assez commun. Parmi les quatre rites autorisés par la Sunna, ils adoptèrent le rite hannefy, le plus indulgent de tous, le plus rapproché des habitudes européennes. En même temps ils approprièrent à leur nouvel empire une partie des institutions et des coutumes impériales dont la cour de Constantinople leur présentait le modèle. Leur science administrative, leur législation, leur étiquette surtout, s'accrut par ces emprunts. Ils modifièrent en partie leurs habitudes de peuples nomades pour prendre l'attitude désormais convenable à un peuple devenu membre de la famille européenne. Le conquérant de Constantinople, Mahomet II, fut le législateur de son peuple, et fut, pour lui, avec moins d'éclat ce que Charlemagne avait été pour les Francs. Les monarques ottomans changèrent le caractère de l'autorité religieuse créée par Mahomet. Ils négligèrent leur titre de

Califes, et adoptèrent de préférence ceux de Sultans et d'Imams suprêmes, qui leur donnaient les pouvoirs temporels et spirituels, dans le sens où nous-mêmes prenons ces mots.

Issus d'une race de pasteurs, les Osmanlis, à travers toutes les vicissitudes de leur destinée, ont gardé le souvenir et une trace profonde de leur origine. Osman rêvait l'empire que devait fonder sa famille sous la forme d'une tente et d'un ombrage immense. Mahomet II, lorsqu'il réglait les institutions de son nouvel État, le considérait aussi comme une tente, dont les quatre principaux ordres formaient les quatre piliers (19). Au milieu des rayas qu'ils avaient vaincus, les Turcs ont conservé l'attitude d'un peuple nomade, tellement qu'on a pu dire d'eux; au commencement de ce siècle, ce mot fameux : « Qu'ils étaient campés en Europe. » Et, en effet, ils sont sortis des provinces qu'ils avaient occupées; sans qu'il restât, pour ainsi dire, une trace de leur passage. La plus grande partie de leurs populations musulmanes est encore adonnée

à la vie pastorale; les plaines de l'Asie-Mineure sont habitées par les bergers kurdes et turcomans. Il y a quelques années, un voyageur célèbre, passant au milieu de quelques unes de ces tribus, était frappé de la différence qui existait entre elles et les pasteurs de l'Arabie. « Ici, écrivait-il, hommes, femmes, enfans, sont parfaitement vêtus, les chameaux qui transportent leurs effets sont couverts de magnifiques tapis. Ce peuple semble jouir de toutes les aises et de tous les plaisirs de la vie pastorale, et c'est parmi eux seulement que nous devrions chercher les modèles de ces pasteurs chantés par les poètes (20). »

Nous avons tout à l'heure parlé du songe d'Osman. Nous le citerons; car il est tout plein d'une admirable poésie et respire le génie du peuple dont il présageait la grandeur :

« Un soir, Osman reposait auprès de son hôte Edebali. Tout à coup la lune, qui grossissait à vue d'œil, sortit du sein d'Edebali, et, devenue pleine, descendit et vint se cacher dans le sien. Il vit ensuite surgir de ses reins un arbre qui,

toujours croissant, et devenant plus vert et plus beau, couvrait de l'ombre de ses rameaux les terres et les mers, jusqu'à l'extrémité de l'horizon des trois parties du monde. Au dessous de cet arbre, s'élevaient le Caucase, l'Atlas, le Taurus et l'Hémus, qui semblaient être les quatre colonnes de cette immense hutte de feuillage. Des racines de l'arbre, sortaient le Tigre, l'Euphrate, le Nil et le Danube, couverts de vaisseaux comme la mer. Les campagnes étaient chargées de moissons, et les monts couronnés d'épaisses forêts, d'où s'échappaient des sources abondantes, qui allaient serpentant dans des bosquets de rosiers et de cyprès. Dans les vallées, s'étendaient, au loin, des villes ornées de dômes, de coupoles, de pyramides, d'obélisques, de colonnes, de tours magnifiques, sur le sommet desquelles brillait le croissant; puis des galeries d'où partaient les appels à la prière, dont le bruit se mêlait aux accens d'une multitude infinie de rossignols et au bavardage de perroquets aux mille couleurs. Toute la troupe

variée des habitans de l'air chantait et gazouillait sous ce toit frais et embaumé, formé de branches entrelacées, dont les feuilles s'allongeaient en forme de sabre. A ce moment, s'éleva un vent violent, qui tourna les pointes de ces feuilles vers les différentes villes de l'univers, et principalement vers Constantinople, qui, située à la jonction de deux mers et de deux continents, ressemblait à un diamant enchâssé entre deux saphirs et deux émeraudes, et paraissait ainsi former la pierre précieuse de l'anneau d'une vaste domination qui embrassait le monde entier (21). »

Cinq siècles s'étaient écoulés depuis le songe d'Osman, et un poète, visitant la demeure conquise par son peuple, racontait en ces mots l'impression qu'il avait ressentie :

« Le caractère de ces palais, c'est le caractère du peuple turc : l'intelligence et l'amour de la nature. Cet instinct des beaux sites, des mers éclatantes, des ombrages, des sources, des horizons immenses encadrés par les cimes de neige

des montagnes, est l'instinct prédominant de cette race. On y sent le souvenir d'un peuple pasteur et cultivateur qui aime à se rappeler son origine, et dont tous les goûts sont simples et instinctifs. Ce peuple a placé le palais de ses maîtres, la capitale de sa ville impériale, sur le penchant de la plus belle colline qu'il y ait dans son empire, et peut-être dans le monde entier. C'est partout de même en Turquie; maître et peuple, grands et petits, n'ont qu'un besoin, qu'un sentiment, dans le choix et l'arrangement de leurs demeures; jouir de la vue d'un bel horizon; ou, si la situation et la pauvreté de leur maison s'y refusent, avoir au moins un arbre, des oiseaux, des colombes dans un coin de terre, autour de leur mesure. Aussi, partout où il y a un site élevé, sublime, gracieux dans le paysage, une mosquée, un santon, une cabane turque s'y placent. Il n'y a pas un site du Bosphore, un mamelon, un golfe riant de la côte d'Asie et d'Europe, où un pacha ou un visir n'ait bâti une villa et un jardin. S'asseoir à l'om-

bre, en face d'un magnifique horizon, avec de belles branches de feuillage sur la tête, une fontaine auprès, la campagne ou la mer sous les yeux, et là, passer les heures et les jours à s'enivrer de contemplation vague et inarticulée, voilà la vie du musulman; elle explique le choix et l'arrangement de ses demeures; elle explique aussi pourquoi ce peuple reste inactif et silencieux, jusqu'à ce que des passions le soulèvent et lui rendent son énergie native, qu'il laisse dormir en lui, mais qu'il ne perd jamais (22). »

Descendants de ces anciens pasteurs de la Scythie, qui ne voulurent jamais accepter le joug de la domination romaine, ni l'exemple de sa corruption, représentans des peuples pasteurs, tout imprégnés encore de la vie de ces peuples primitifs, type le plus parfait de la vie orientale, les Turcs sont appelés aujourd'hui, en entrant dans la famille européenne, à y porter un élément qui, jusqu'ici, n'y avait pas figuré (23). N'est-ce pas là pour l'Europe un événement solennel? Le contact avec cette civilisation naïve,

mais cependant forte et morale de l'Orient, ne doit-il pas exercer une influence salutaire sur nos mœurs et nos opinions ? N'est-ce pas une source qui doit rendre la fécondité et la fraîcheur à notre sol d'Occident épuisé et desséché par les moissons mêmes que la civilisation y a semées et recueillies.

A l'époque où l'empire romain menaçait déjà de s'abîmer dans les débordemens du matérialisme et la fange de sa corruption, le chef de cet empire se tournait vers le grand poète de son temps, et le priait d'écrire les *Géorgiques*, afin de rendre, s'il était possible, à Rome vieillie, avec le goût des mœurs agricoles, un peu de calme et de pureté. Horace, en présence de toutes les misères et de toutes les hontes de son époque, célébrait le bonheur des Scythes, dont les chariots roulent en liberté leurs demeures nomades (24); et Tacite, quelque temps après, essayait, en décrivant les mœurs des Germains, de faire rougir son siècle. Eh bien ! les Germains sont à Paris, les Scythes sont à Constantinople.

Les uns ont délivré le monde de la tyrannie romaine, les autres l'ont affranchi de la corruption grecque. Il y a, dans l'instinct des grands poètes, quelque chose de prophétique; et ces peuples, qu'Horace et Tacite indiquaient du doigt aux Romains et aux Grecs comme leurs réformateurs, sont venus remplir leur mission.

Et voici qu'à notre société, malade aussi et souffrante, les grands poètes de notre époque, les Chateaubriand, les de Staël, les Byron, les Lamartine ont montré l'Orient, l'Orient, que nous aussi, nous traitons de barbare. Nous oublions que, dans ces changemens de front subits, dans ces viremens de bord que l'humanité exécute de temps à autre pour arriver au but de sa course, les places changent, et que, suivant une parole prophétique, *les premiers sont les derniers*. Ces peuples, que les Romains et les Grecs appelèrent *les Barbares*, les Germains, les Slaves, les Scythes et les Arabes sont devenus un jour les élus du christianisme et de l'islamisme, et ont brillé à la place

laissée vide par leurs anciens maîtres. Certes je ne prétends pas nous comparer aux Romains et aux Grecs ; Dieu merci , nous valons mieux qu'eux , et nous ne sommes pas destinés à disparaître comme eux. La civilisation , que nous avons créée , ne sera pas foulée aux pieds par de nouveaux Vandales ; au lieu de disparaître elle s'améliorera. Le monde doit se compléter , non plus se mutiler. Mais enfin , dans l'ère nouvelle , dans la direction nouvelle où nous entrons , un rôle immense , un rôle égal au moins au nôtre , est réservé aux Orientaux. Il a fallu que dans les derniers siècles , leur obstination rétrogressive servît de contre-poids à notre ardeur immodérée de progrès , et moins ils sont avancés dans la voie où nous nous trouvons encore aujourd'hui , plus ils se trouveront placés haut tout d'abord dans l'oscillation qui va commencer.

Nous sommes usés de fatigue , et c'est de l'Orient que nous apprendrons la sainteté du repos ; nous nous sommes enivrés des jouissances de

l'esprit ; nous avons fêté les saturnales de la raison ; n'avons-nous pas besoin de chercher du calme dans des inspirations plus douces , dans des jouissances moins savantes ? Le besoin de nous enrichir , de briller , de dominer nous travaille et nous ronge ; il est funeste surtout au peuple , qui n'a d'autre compensation à la fatigue et aux ennuis du travail que les jouissances peu coûteuses de la nature et le loisir des jours de chômage. Eh bien , l'Orient nous guérira de ces funestes illusions , qui , trop souvent , nous faisant prendre les moyens pour la fin , nous précipitent à la poursuite d'un bonheur imaginaire , et préparent à tant d'infortunés de mortelles déceptions. Il nous dira que le travail est bon , mais seulement lorsqu'il doit avoir pour résultat le repos ; et que savoir jouir , à chaque instant , des biens que nous accorde la Providence , vaut mieux encore que de se vouer sans relâche à l'acquisition d'une grandeur ou d'une richesse qui , par elles-mêmes , ne pourront ja-

mais satisfaire les désirs de bonheur qui sont en nous.

On a fait depuis quelque temps un abus déplorable du mot *rétrograde*; il semble que la destinée de l'homme soit d'aller toujours en avant, de s'élancer indéfiniment dans une carrière de civilisation artificielle, de dédaigner ce qui fit la joie de ses ancêtres et de son enfance. Mais la vie de l'humanité ne consiste-t-elle pas autant à s'approprier de plus en plus les jouissances de la civilisation primitive qu'à faire de nouvelles conquêtes dans les champs de l'industrie et de la science? Le regret n'est-il pas aussi légitime que l'espérance? Un sentiment intime ne nous porte-t-il pas à ne jamais abandonner ce que nous avons possédé, aussi bien qu'à nous emparer de ce que nous pouvons acquérir? Ne nous sentons-nous pas incessamment rappelés vers nos pères, comme nous nous sentons d'avance associés à nos fils.

*Le véritable progrès pour nous, c'est de*

*donner à la société ce dont elle a besoin aujourd'hui, c'est de la faire marcher dans la voie dans laquelle elle est en arrière et non de la pousser encore une fois indéfiniment en aveugle, par routine, par préjugés, dans les voies où elle s'est déjà peut-être trop avancée et qui la meneraient à sa ruine et non à sa grandeur.*

« L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé dans le passé, est devant nous, » avait-on dit; et aussitôt, impatiens du présent, nous nous étions élancés vers cet avenir qui se montrait brillant à nos regards. Et cependant, le témoignage de nos pères pouvait-il avoir été trompeur? Ce passé, ce riant Éden, cet âge d'or que pendant des siècles ils soupirèrent d'avoir perdu et s'efforcèrent de reconquérir, n'était-ce qu'une chimère? N'avaient-ils amélioré la terre et les générations humaines qu'en s'attachant à la poursuite d'une vaine illusion? Oh non! si la jeunesse, tout entière à ses espérances, se plait à essayer sa force en brisant avec le passé, l'âge mûr, qui commence à connaître le regret,

est plus juste et va lui-même au devant de la sagesse de ses pères. Le Dieu qu'il adore n'est pas seulement celui de l'avenir, mais aussi le Dieu du passé, celui dont la vie remplit tous les temps et tous les espaces. Il sait, cet âge mûr, que l'humanité ne marche pas en suivant une ligne droite, où son progrès l'éloigne indéfiniment du point d'où elle est partie, mais qu'elle parcourt un cercle infini, sur lequel chaque progrès nouveau, en même temps qu'il est un pas vers l'avenir, est aussi un premier pas de retour vers le passé qu'elle vient de quitter. Et tandis qu'une force supérieure à sa volonté, providentielle, divine, la fait ainsi glisser à travers les siècles sur cette courbe infinie; elle-même, toujours plus puissante, décrit des oscillations de plus en plus vastes entre le passé et l'avenir : tantôt elle s'élance impétueuse vers ce qui sera, et souvent aussi elle s'arrête pour visiter de nouveau les abris qu'elle traversa, pour retourner à un passé qui a fui sans retour, hélas! mais dont elle aime à pouvoir se rapprocher de plus en plus.

De même que le voyageur, après de longues excursions dans les pays lointains, avide de repos, rentré sous le toit paternel, revoit avec délices les objets qui charmèrent son enfance, et aime à appuyer encore une fois sa tête sur le sein qui l'a nourri; de même aujourd'hui le genre humain, après un long pèlerinage dans les royaumes civilisateurs de l'Occident, fatigué de la route, demande à retourner vers sa bonne mère l'Asie, aspire aux frais ombrages qui abritèrent son berceau, et veut savourer quelques gouttes du lait qui nourrit son enfance.

## CHAPITRE IV.

AUTRICHE.

VIENNE. — PESTH.

Le partage du globe en hémisphère oriental et hémisphère occidental, l'établissement de deux empires, l'un d'Orient, l'autre d'Occident, a été le but comme il est le résumé de tous les efforts de la politique humaine; il a été le résultat légué à l'humanité par le génie romain lorsqu'il s'éteignit. Quelle grande unité règne en effet, depuis cette époque, dans l'Occident et même dans l'Orient ! Que l'histoire de ces deux

parties du monde est devenue simple et intelligible en comparaison de ce qu'elle fut dans l'antiquité ! Constantinople, il est vrai, dans toute la durée du moyen-âge, fut encore plutôt un poste avancé de l'Occident en Orient, qu'une métropole même de l'Orient; mais cependant combien, par elle, le contact des deux hémisphères, hostile encore, devint cependant plus facile et plus régulier ! Si les croisés n'avaient pas eu Constantinople pour éclairer leur marche et leur servir de point de ralliement, auraient-ils jamais tenté leur entreprise; et alors tous les résultats moraux, scientifiques, industriels, qui ont découlé des croisades et qu'on a si souvent signalés, comment auraient-ils pu naître ? Le contact de l'Orient et de l'Occident ne cessa d'être le fait saillant de l'histoire moderne qu'au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, après la prise de Constantinople et la défaite des chevaliers de Rhodes. Mais disons plutôt que ce contact ne fit alors que changer de nature. Au lieu de s'opérer, comme dans le passé, par les faces antérieure-

res, il eut lieu par les extrémités de l'Orient et de l'Occident. Il s'accomplit même sur des dimensions infiniment plus grandes. Vasco de Gama, en doublant le cap de Bonne-Espérance et Magellan son détroit, établit une ligne de rapprochement nouvelle entre l'Occident et l'Orient, une sorte de ligne *dorsale*, que le pape lui-même essaya de tracer, en indiquant le degré du méridien qui devait servir de limite aux conquêtes des Espagnols venant d'Amérique et à celles des Portugais venant de l'Inde. C'est à parfaire ces deux extrémités du monde oriental et du monde occidental par la colonisation noire et blanche, par la conquête et la conversion, que s'est employée surtout, depuis trois cents ans, l'activité européenne. L'Amérique a été peuplée, constituée, émancipée; la Chine et le Japon ont été reconnus, et leur conversion commencée par les missionnaires chrétiens; l'Inde a été conquise; la Sibérie a été découverte (25); un monde nouveau qui unit les deux hémisphères par leurs faces ex-

trêmes, la Polynésie, a été appelé à l'existence pour devenir le dépositaire d'une double civilisation. Voici que le monde d'Orient et le monde d'Occident ont achevé de se compléter, et l'œuvre politique de notre temps est de recommencer, sur des bases nouvelles, l'éternel problème de la politique humaine, la constitution d'un empire d'Orient et d'un empire d'Occident. Ce problème aujourd'hui n'est plus ce qu'il était à l'époque de la domination romaine; il ne s'agit plus de réunir violemment sous une même unité, sous la verge de fer d'un même dominateur tous les peuples d'un même hémisphère. Les tentatives de monarchie universelle des Charlemagne, des Charles-Quint, des Louis XIV, des Napoléon ne peuvent pas davantage se renouveler. Le temps de l'association est venu pour les nations comme pour les individus. Chaque peuple a ses aptitudes qui dérivent de son caractère et de sa position, a son rôle qui lui est marqué à l'avance. La véritable politique consiste aujourd'hui à former, de ces unités di-

verses, des groupes harmonieux, dont les forces s'équilibrent et se combinent; et contribuent ainsi à donner la vie, l'ordre et le mouvement au système entier.

Nous avons dit, en commençant, qu'il y a dans le monde deux grandes divisions, l'Orient et l'Occident, deux grandes fois religieuses, le christianisme et l'islamisme, deux peuples et deux villes qui représentent particulièrement la civilisation à laquelle ils appartiennent, pour l'Occident les Français et Paris, pour l'Orient les Turcs et Constantinople; et nous avons dit aussi quelles différences essentielles distinguaient ces deux parties du monde, ces croyances, ces peuples, ces villes; nous allons maintenant compléter et développer notre pensée.

L'Europe, milieu entre l'Orient et l'Occident, appartient à chacun de ces hémisphères par une de ses moitiés. C'est à tort, nous le croyons, qu'on a voulu jusqu'ici faire entrer l'Europe tout entière dans l'Occident; elle est traversée par la ligne *médiane* du monde (qu'on

nous pardonne cette expression, la meilleure que nous ayons pu trouver); le cours de cette ligne, pour la partie qui se trouve en Europe, nous paraît être la ligne même de démarcation qui sépare de la race allemande les races slaves et hongroises; nous ne ferions d'exception que pour la Pologne, au moins pour la portion de ce royaume qui forme les duchés de Posen et de Varsovie, dont les eaux tombent par la Vistule dans la mer Baltique, et dont les habitans, quoique Slaves, appartiennent à l'Occident par leur position, leur religion, leurs sympathies, et aussi par leur haine de la domination russe. Après avoir traversé l'Autriche, la ligne *médiane* passe par Venise, suit le milieu de l'Adriatique, traverse Malte, un des points les plus remarquables de notre planète; puis de là, pénétrant en Afrique vers Tunis, divise cette presqu'île en deux moitiés, l'une orientale, l'autre occidentale. L'Afrique orientale, par sa position sur l'océan Indien, s'est trouvée en rapport avec l'islamisme, les Indes

et l'Arabie; l'Afrique occidentale, située sur l'Atlantique, s'est trouvée liée au christianisme et à l'Amérique. Si grande que puisse être l'homogénéité (encore douteuse) de la race noire, répandue sur la surface de l'Afrique, la différence seule de position suffirait pour justifier la division que nous indiquons ici. Parvenue au cap de Bonne-Espérance, la ligne *médiane* passe à l'hémisphère postérieur du globe; elle devient, si nous pouvons nous exprimer ainsi, ligne *dorsale*. Elle traverse l'Australasie, la Polynésie, coupe l'océan Pacifique en séparant l'Asie de l'Amérique, et va se perdre au détroit de Behring. Ainsi, dans notre pensée, l'Europe germanique et romaine, l'Amérique nord et sud, l'ouest de l'Afrique et de la Polynésie, voilà l'hémisphère d'Occident; l'Europe slave et grecque, l'Asie, l'est de l'Afrique et de la Polynésie, voilà l'hémisphère d'Orient (26).

Cette Europe, centre du monde, a elle-même un centre, un centre double comme elle. C'est l'empire d'Autriche, dont l'aigle à deux têtes

regarde à la fois l'Orient et l'Occident. Sous le sceptre de la maison d'Autriche se trouvent juxta-posées deux nations, l'une germanique, essentiellement occidentale, la nation autrichienne proprement dite; l'autre asiatique, turque même d'origine, suivant toutes les probabilités (26 bis), essentiellement orientale; c'est la nation hongroise. La ligne *médiane* passe, en longeant la frontière, entre les métropoles de ces deux nations: Vienne est d'un côté, Pesth de l'autre. Autour de ces deux peuples se groupent, d'une part, les nations germaniques, du Tyrol, de la Styrie, de la Carniole et de la Carinthie, et, d'autre part, les peuples slaves et valaques, de la Bohême, de la Gallicie, de la Hongrie, de la Transylvanie, de l'Esclavonie, de la Dalmatie. Tous ces peuples, qui reconnaissent la suprématie de la maison d'Autriche, ont cependant conservé leur langue, leurs mœurs, leur représentation nationale parfaitement distinctes, en sorte que M. Urquhart a pu dire avec raison que l'empire d'Autriche *était une théorie, un sys-*

*tème, un gouvernement sans une nation et un empire d'équilibre.*

C'est chez elle, sur ses propres sujets, que l'Autriche s'est exercée à ce rôle d'équilibre qu'elle remplit déjà depuis quelque temps, qu'elle doit remplir bien plus encore dans l'avenir, en intervenant entre l'Orient et l'Occident dans les affaires du monde. Le secret de son Gouvernement a consisté sans cesse à opposer ses peuples occidentaux à ses sujets orientaux, à intervenir d'une manière admirable au sein de chaque nation comme arbitre de la lutte entre les classes inférieures et les hautes classes, à respecter la nationalité des peuples soumis à son pouvoir comme aurait pu le faire un Gouvernement oriental, et à leur imposer une administration centrale digne des meilleurs Gouvernements occidentaux.

Le mouvement de tous les corps dans la nature semble être le résultat de deux forces, l'une progressive, l'autre rétrogressive; l'une accélératrice, l'autre retardatrice, appliquées à un le-

vier qui reçoit, combine et régularise leur action. Dans la navigation, la force progressive, c'est l'impulsion de l'air agissant sur les voiles; la force rétrogressive, c'est la résistance de l'eau agissant sur les parois du navire et sur le gouvernail. Dans le plus puissant des moteurs industriels, dans la machine à vapeur, la force progressive est dans la chaudière qui produit la vapeur et soulève le piston, la force rétrogressive est dans le condensateur qui absorbe la vapeur et abaisse ce même piston, double force qui se combine et se régularise, par son application alternative, aux deux extrémités du balancier. Une disposition analogue semble pouvoir s'observer dans le mécanisme même par lequel se développe la civilisation sur notre planète. La France et la Turquie forment un *couple*, si nous pouvons nous servir de cette métaphore mécanique, qui a l'Autriche pour bras de levier; le mouvement progressif, initiateur, se résume dans la France et Paris; le mouvement rétrogressif, retardataire, se résume dans

la Turquie et Constantinople. Entre ces deux forces, le Danube, avec le Rhin et le Mein pour prolongement, s'étend comme un vaste balancier et reçoit à ses extrémités leurs impulsions simultanées ou alternatives. L'Autriche est la force d'équilibre, de régularisation qui sert de lien et de modérateur à la France et à la Turquie, au système européen, au monde entier.

Pour devenir apte à remplir cette fonction, il a fallu que la puissance autrichienne changeât profondément le caractère qu'elle avait encore il y a trois cents ans. Il a fallu que dans le même temps elle s'affaiblit en Occident, où sa prépondérance était menaçante, et se fortifiât en Orient, où elle était trop faible et demeurait passive. Ce résultat a eu lieu, et cela par les efforts mêmes de la France et de la Turquie. La France, depuis le temps de François I<sup>er</sup>, a travaillé sans cesse à réduire l'influence de la puissance autrichienne en Occident, elle a complété son propre territoire à ses dépens, elle lui a enlevé la possession de l'Espagne et des provinces de la

Belgique, elle a aidé la Prusse à lui enlever la Silésie, elle l'a faite puissance maritime dans la Méditerranée, en lui donnant Venise par le traité de Campo-Formio ; elle a renouvelé son caractère en remplaçant sur sa tête la couronne du Saint-Empire par celle de l'empire d'Autriche. La Turquie, au contraire, par la crainte qu'inspiraient ses invasions, a obligé l'Allemagne et l'Europe à fortifier l'Autriche du côté de l'Orient, a déterminé l'élection de Charles-Quint à l'empire (27), a consolidé le pouvoir de l'Autriche dans la Hongrie qui chercha tant de fois à s'affranchir de sa tutrice.

Avec son coup d'œil sagace et pénétrant, avec sa sagesse et sa prudence ordinaires, l'Autriche a su, selon les circonstances, accélérer ou retarder la révolution qui, à la fin du siècle dernier, éclata en France et s'annonça en Turquie, et qui a fini par altérer si profondément la constitution intime, les rapports extérieurs des deux pays. Il est curieux d'étudier la marche de l'Autriche au milieu d'événemens qui lui

préparaient, à elle aussi, une position nouvelle, d'observer comment elle a déployé dans ces circonstances si décisives la force d'équilibre qui la caractérise.

En 1774, l'Autriche avait laissé la Russie conduire tranquillement à bonnes fins la guerre qui lui donna la Crimée. « Cette conquête, disait Joseph II à M. de Ségur, me procure d'immenses avantages ; d'abord celui de mettre mes propres États à l'abri de toute attaque des Turcs, par la crainte que leur donneraient les troupes et les vaisseaux russes de la Crimée, prêts à les prendre à revers ; de plus, la certitude de détacher la cour de Saint-Pétersbourg de celle de Berlin, et d'ôter à celle-ci un allié puissant. Voilà réellement ce qui m'a déterminé à faire céder à Catherine la Tauride par les Turcs. Mais aujourd'hui, ajoutait-il, tout est bien différent. Je ne souffrirai point que les Russes s'établissent à Constantinople. Le voisinage des turbans sera toujours moins dangereux pour Vienne que celui des chapeaux (28). »

En conséquence, l'Autriche joignit en 1786 ses armes à celles de la Russie contre la Porte ottomane. Elle était moins préoccupée des craintes que pouvait lui inspirer la première puissance dont elle connaissait au juste le fort et le faible, que de l'avantage d'humilier et d'affaiblir un voisin incommode, dont la barbarie faisait obstacle au développement de ses provinces orientales.

Plus tard, au contraire, ce fut l'Autriche elle-même qui travailla à la réforme de l'empire turc; on ne sait pas assez combien elle encouragea la formation de l'armée régulière ottomane (29); ce fut à Vienne que le ministre Ratib-Effendi rassembla les élémens qui servirent à organiser cette armée, et, par la suite, à renverser les janissaires.

La Révolution française éclata, et l'Autriche, quoique bien involontairement sans doute, contribua à déterminer l'explosion. On ne peut pas oublier la sensation causée par les réformes de Joseph II, réformes qui allèrent jusqu'à néces-

siter le voyage du pape Pie VI, à Vienne, prélude du voyage d'un autre pape à Paris; on ne peut pas oublier l'insurrection de la Belgique, causée par les réformes de cet empereur, et surtout les résultats de son voyage en France. Les Français comparaient alors, avec un malicieux enthousiasme, la simplicité du monarque allemand avec les habitudes superbes de la cour de Versailles; l'exemple de Joseph II et celui de la reine sa sœur ont contribué à donner au pouvoir, en France, un caractère de familiarité populaire qu'il ne peut plus perdre désormais.

Cependant Joseph II avait dit, en quittant la France, où l'orage commençait à gronder: « Mon métier, à moi, c'est d'être royaliste. » Et, en effet, pendant tout le cours de la Révolution française, depuis 1792 jusqu'à la chute de Napoléon, l'Autriche opposa la force de sa courageuse immobilité à l'impétuosité du mouvement révolutionnaire (29 bis). Deux fois, dans cette lutte, elle vit sa capitale conquise, et, à la fin, soit faiblesse, soit qu'elle se sentit rassurée par la marche du

nouveau pouvoir, et qu'elle le crût affermi, elle consentit à se lier avec lui et à sceller ce pacte par le mariage d'une archiduchesse. Mais bientôt après, lorsque la fortune eut changé, et que la puissance de Napoléon chancela, l'Autriche, toujours guidée par sa politique à longue vue, comprit que le repos de l'Europe exigeait le sacrifice de l'empereur auquel elle venait de se lier étroitement. Dans ce revirement, elle sut cependant conserver toujours ce rôle de médiatrice et d'arbitre, qui bientôt amena à Vienne les négociateurs chargés de régler les destinées de l'Europe.

La Révolution française était vaincue; c'était désormais contre le génie oriental de la Russie autocrate qu'elle devait diriger son attention et ses efforts (30). Dès 1815, un traité avait été signé entre l'Autriche, l'Angleterre et la France contre la Russie. Si les évènements de 1815 annulèrent ce traité, des révélations récentes nous ont appris que l'Autriche ne s'en montra pas moins hostile contre le voisin qu'elle redoutait. Elle n'oublia

rien pour contrarier les projets d'agrandissement de la Russie. Tout en prodiguant à cette puissance les témoignages extérieurs de l'amitié, elle prit, envers elle, sa redoutable attitude d'observation, elle refusa de figurer dans toutes les conventions qui lièrent l'Angleterre et la France à cette puissance et les mirent trop souvent à sa discrétion. Elle devint le champion de la Turquie, qu'elle n'avait pas besoin de voir plus affaiblie, et, avec une sagesse qui ne fut pas assez appréciée, et qui convenait parfaitement à son rôle, quoiqu'elle eût peut-être été déplacée dans une autre puissance, elle ne cessa de s'opposer à des concessions qui menaçaient l'existence de cet empire.

La branche aînée des Bourbons refusait de donner la main à l'Autriche contre la Russie; au lieu de comprimer, elle développait par sa politique rétrograde l'esprit révolutionnaire. Aussi des documens, qui semblent incontestables, démontrent que l'Autriche s'était fait l'adversaire en France de la branche aînée. La

Russie, le ministère de M. de La Ferronnays, l'ont accusée de ranimer les espérances des bonapartistes, et, d'un autre côté, de pousser les ultra-monarchistes à des excès funestes à leur propre cause (31).

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'un des principaux représentans de la Russie, de cette puissance si renommée pour son habileté diplomatique, se soit plaint que l'Autriche était la puissance de qui *la Russie avait le moins de raison d'attendre ce qu'elle en a reçu* (32).

Telle fut la marche de l'Autriche entre les révolutions de France et de Turquie. Voyons dans les derniers temps quelle a été sa politique intérieure.

Depuis 1815, l'Autriche contrariait ouvertement et de tout son pouvoir le mouvement des idées, renversait les tribunes constitutionnelles qui s'élevaient en Italie et en Espagne, combattait la liberté de la presse en France et en Allemagne, mettait en suspicion les universités, sévissait dans ses États héréditaires contre

le clergé catholique, qui, depuis plusieurs années, s'est montré en Autriche le partisan le plus zélé des innovations intellectuelles. Mais, tandis qu'elle faisait la guerre aux idées, elle accordait les plus grands encouragemens aux progrès de l'industrie et des intérêts matériels, et à l'enseignement primaire. Elle consolidait son crédit, multipliait les voies de communication, se créait une marine marchande dans la mer Adriatique; Trieste devenait une place de première importance par ses relations avec le Levant et surtout avec l'Égypte; des sociétés pour l'encouragement de l'industrie nationale se formaient en Bohême et en Hongrie. En Italie même, l'Autriche se plaisait à encourager le développement de la prospérité matérielle du pays et de l'instruction primaire. Une dernière entreprise devait couronner ses efforts et ouvrir un avenir nouveau à la monarchie autrichienne: c'était l'établissement d'une navigation à vapeur sur le Danube, jusqu'à son embouchure dans la mer Noire. Cette entreprise, dont il était ques-

tion depuis long-tems, fut enfin commencée vers 1832, grâce surtout aux efforts de la nation hongroise et de l'un de ses plus dignes représentans, le comte de Széchénie. L'activité de la compagnie qui s'est chargée de cette entreprise, et l'appui que lui a prêté le Gouvernement autrichien, ont enfin triomphé des obstacles de toute nature qui entravaient la navigation du Danube; et aujourd'hui sept bateaux à vapeur naviguent sur ce fleuve et entretiennent la correspondance entre Vienne et Constantinople (33).

Dans le traité de commerce signé avec la Grèce le 4 mars 1834, et ratifié à Vienne le 9 septembre, l'Autriche avait inséré la clause suivante :

Art. 17. *Quant à ce qui concerne l'importation et l'exportation des denrées des deux États par le Danube, soit le long du cours de ce fleuve, soit à son embouchure, les deux hautes parties contractantes conignent ici leur intention formelle de favoriser ce commerce, et se réservent de fixer dans un traité*

*spécial les facilités qu'elles pourront lui assurer.*

Le *Journal des Débats*, dans son numéro du 19 octobre 1835, publia à ce sujet un article dont nous extrayons les passages suivans :

« Pour bien comprendre la valeur de cette clause, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la disposition géographique de l'empire d'Autriche et sur l'importance du Danube, qui, pour nous servir des paroles de Napoléon, avec ses cinq cents lieues de cours et ses cent vingt affluens navigables, est le premier fleuve de l'Europe; un simple coup d'œil sur la carte, un simple recensement du nombre et de l'importance des populations groupées dans le bassin du Danube, suffisent pour faire comprendre que le débouché le plus nécessaire à l'Autriche est celui du Danube, qu'elle est avant tout une puissance danubienne, et par là même une puissance riveraine de la mer Noire.

» Cependant plusieurs circonstances avaient empêché jusqu'à ces derniers temps le développement que la nature elle-même semblait indi-

quer à cette grande famille de peuples soumis au sceptre de la maison d'Autriche; tandis que la pente des eaux du Danube les entraînait vers la mer Noire, l'invasion turque, avec sa peste, son brigandage et ses guerres, les en repoussait. Sur un espace de près de deux cents lieues, à partir d'Orsova jusqu'aux bouches du Danube, s'alongeaient des possessions turques : sur la rive gauche, la Valachie et la Moldavie; sur la rive droite, la Servie et la Bulgarie, adossées aux Alpes du Balkan; et même à l'ouest, au dessus de la Servie, la Bosnie, se prolongeant le long de l'Esclavonie, semblait vouloir remonter les frontières de l'empire, afin de l'étreindre. Pressée par les Turcs, l'Autriche avait reçu pour mission de défendre l'Europe contre leurs assauts; elle devait mettre des barrières entre elle et la mer Noire. Ce n'étaient point des communications qu'il lui fallait, mais des retranchemens.

» Toutefois, lorsque la renaissance de la Grèce eut annoncé à l'Europe que la fin de l'envahissement militaire des Osmanlis était arrivée,

l'Autriche, avec une sagacité admirable, reconnut aussitôt que son ancienne mission politique était finie, et qu'une mission nouvelle commençait : on la vit alors s'étendre vers la mer Noire.

» Il faut le dire, il était un peu tard. La navigation du Danube avait reçu, depuis peu de jours, une entrave qu'un peu plus de vigilance et d'empressement de la part de l'Autriche aurait pu prévenir. La Russie, par le traité d'Andrinople, avait accepté l'ancienne frontière, entre son territoire et la Moldavie, sauf un léger empiètement, le delta formé par le Danube à son embouchure. Depuis 1829, non seulement la rive gauche du Danube, mais encore le delta même formé par l'embouchure, étaient russes.

» Cependant l'Autriche, décidée à réparer sa faute, procède dans ses tentatives avec la prudence et la sagesse qui distinguent habituellement sa conduite. La mise à flot d'un bateau à vapeur, tel fut son seul manifeste; elle déclara qu'elle établissait une ligne de paquebots entre Smyrne et Vienne; et, en attendant que le ser-

vice pût être régulièrement organisé sur le Danube, où des obstacles naturels l'entravent souvent, il fut immédiatement mis en activité entre Smyrne et Constantinople. L'établissement d'une ligne entre Vienne et Trébisonde fut également résolu et annoncé.

» Aujourd'hui l'Autriche, par le traité du 4 mars, vient de faire un nouveau pas; elle vient de faire entrer ses prétentions relatives au droit de navigation sur le Danube dans le cercle des stipulations diplomatiques; et, en appelant sans retard la jeune Grèce à partager le bénéfice du droit qu'elle réclame, elle a donné à l'Europe un gage de la libéralité de ses intentions, ainsi qu'une preuve de la portée de ses vues d'avenir. Est-il nécessaire d'ajouter aussi que si, malgré la garantie formelle des traités, on pouvait encore conserver quelques craintes pour la liberté de navigation des Dardanelles et de la mer Noire, l'attitude nouvelle prise par l'Autriche devrait être un puissant motif de sécurité?

» Les réflexions se pressent en foule, lorsqu'on

songe aux destinées nouvelles que la marche des évènements réserve prochainement peut-être aux populations des bords du Danube, populations distinguées surtout jusqu'ici par leurs qualités guerrières, mais qui, au dire de tous ceux qui les ont vues et étudiées, ont déjà fait, depuis quelques années, des pas immenses dans les voies de la civilisation, et paraissent avides d'en faire de nouveaux. Parmi celles de ces populations qui figurent sur la carte de l'empire turc, les Valaques, les Moldaves, les Serviens professent tous la religion chrétienne; la Bosnie est musulmane, mais presque toujours insurgée; la Bulgarie est soumise, mais ne compte dans son sein qu'un petit nombre de mahométans. Dans le sein même de l'empire d'Autriche, les nations fixées sur le bord du Danube semblent une race pleine d'avenir. Quel développement nouveau préparent à tous ces peuples les récentes tentatives du Gouvernement autrichien pour l'établissement des bateaux à vapeur sur le Danube, qui les mettront en prompt et continuelle commu-

nication avec Odessa, Trébisonde, Constantinople, l'Archipel! »

La presse anglo-française fut unanime pour reconnaître la justesse des prétentions de l'Autriche. On invoqua les stipulations du traité de Vienne pour déclarer illégal l'établissement de pontons et de péages que la Russie avait voulu placer au passage de Soulina. Dernièrement encore, dans une discussion du parlement, lord Palmerston a déclaré que les stipulations du traité de Vienne, bien que le Danube n'y fût pas nommément compris, s'appliquaient cependant à toute la portion du fleuve, cédée, par les traités, à la Russie. Cette dernière puissance d'abord avait cherché à contrarier une entreprise si contraire à ses vues de domination exclusive dans la mer Noire. Mais, frappée de l'énergie avec laquelle l'opinion publique en Europe repoussait ces tentatives, elle vient de démentir les intentions qu'on lui imputait, et il est probable qu'elle se résignera à un événement qu'il n'est pas en son pouvoir d'empêcher.

Les anciennes provinces de l'empire ture, situées sur les bords du Danube, la Servie et la Bulgarie sur la rive droite, la Moldavie et la Valachie sur la rive gauche, nous paraissent destinées à obtenir bientôt la reconnaissance officielle d'une indépendance qui déjà existe de fait pour les principautés et la Servie, et à former, sous la protection de l'Autriche, une confédération particulière. En même temps, d'ailleurs, la Bosnie, province toute musulmane, mais enclavée comme un triangle entre la Dalmatie et l'Esclavonie, devra être incorporée dans les États de l'empire, ou tout au moins être jointe à la principauté de Servie. C'est un projet que l'Autriche a formé depuis long-temps. Ces changemens dans le sort des provinces situées le long du Danube, et en même temps les communications nouvelles qui doivent s'établir entre le Danube et le Rhin, enfin les modifications qui, peut-être, auront lieu dans l'organisation du corps germanique (34) donneront à l'Autriche sa constitution définitive. La Confédération germanique et le

Rhin, d'une part, la Confédération du Danube et la partie inférieure du cours de ce fleuve, d'autre part, seront comme les deux bras par lesquels l'Autriche touchera, d'une part, à l'Occident, de l'autre à l'Orient; elle sera catholique, protestante, avec les catholiques et les protestans sur le Rhin; elle sera grecque et musulmane, avec les Grecs et les musulmans, sur le Danube inférieur. Elle recueillera, par un contact immédiat, les impulsions de la France et de la Turquie, elle en maintiendra l'équilibre. L'Autriche, en facilitant les mouvemens alternatifs de ces puissances, en les ralentissant ou les accélérant, en les faisant sans cesse concorder et en les harmonisant, les fera circuler dans toutes les parties du double empire, dont elle doit devenir le régulateur.

Cependant, pour remplir le rôle nouveau auquel elle est appelée, l'Autriche, après avoir tant changé au dehors, doit encore probablement subir dans sa constitution intime une modification fondamentale, dont on a pu, d'ailleurs, ob-

server, depuis long-temps, les symptômes précurseurs. Pour que, dans le sein même de l'empire, les deux mondes, l'Orient et l'Occident, soient également représentés, il faut que le peuple hongrois devienne l'égal du peuple autrichien; le Hongrois est militaire, tandis que l'Autrichien est négociateur; l'un est éminemment l'homme de la puissance, l'autre est essentiellement populaire; l'un est sybarite, l'autre est un laborieux ouvrier; l'un ne tient que faiblement à sa foi catholique; il a fallu la violence pour l'empêcher de se faire protestant, et souvent malgré la différence de religion, il a pactisé avec les Turcs; l'Autriche, au contraire, depuis le temps de Charles-Quint, est restée invariablement attachée au catholicisme, sinon par zèle (car elle n'a pu être jusqu'ici dévouée qu'à elle-même), au moins par esprit de conservation.

Cette élévation progressive de la race hongroise se manifeste d'ailleurs par des signes qu'on ne peut méconnaître. Le peuple hongrois prend

tous les jours une importance plus grande : cette année même, la Diète a obtenu un triomphe qu'elle ambitionnait depuis long-temps ; l'usage de la langue hongroise a été introduit dans la rédaction des actes judiciaires et publics, et la nation tout entière a applaudi avec transport à cette manifestation évidente de l'ascendant conquis par elle. Une réforme prudente, mais ferme et décisive, s'opère silencieusement dans le royaume, et obtient l'appui du Gouvernement autrichien lui-même (35 bis). D'ailleurs, la population la plus nombreuse de la monarchie, n'est-ce pas celle de la Hongrie, avec ses onze millions d'habitans (36) ? Les ambassadeurs accrédités par l'Autriche, près des principales cours de l'Europe, ne sont-ce pas les Hongrois ? Enfin, l'établissement de la navigation à vapeur sur le Danube, dû principalement aux Hongrois, a donné à leur royaume une importance toute nouvelle. Pesth doit devenir un jour l'égale et l'émule de Vienne.

Depuis que les complications de la question

orientale ont commencé, l'Autriche a constamment proposé aux puissances occidentales de se réunir pour régler ces difficiles questions en un autre congrès de Vienne. Un congrès ! c'est là que l'Autriche excelle et triomphe. Dans sa prédilection particulière pour ce moyen de gouvernement, elle oublie quelquefois qu'il faut que d'autres agissent pour lui donner à arranger. Quelquefois elle parle de négociations alors qu'un parti plus décisif est nécessaire. Aujourd'hui cependant, le moment paraît venu où une solution diplomatique pourra terminer les querelles qui, depuis trop long-temps, désolent l'Orient. Lorsque les puissances d'Occident auront reconnu à l'Autriche son double caractère de puissance à la fois orientale et occidentale, et le droit que ce caractère lui donne d'intervenir comme médiatrice dans toutes les questions qui intéressent à la fois les deux parties du globe, elle pourra réaliser avec succès le projet qu'elle poursuit depuis tant d'années, et présider aux arrangemens nécessaires pour réorganiser l'Orient et rétablir ses rapports avec l'Occident.